VOYAGE

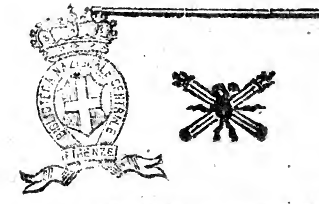
EN

ESPAGNE.

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

Par Mr. LE MARQUIS
DE LANGLE.

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. LXXXV.



AVIS
DES ÉDITEURS.

CHERCHEZ-VOUS un voyage bien exact, bien savant, bien philosophique & politique? Faut-il, pour vous satisfaire, avoir mesuré la façade de l'Escurial, en avoir dénombré les tableaux? Ne lisez pas ce voyage; le voyageur ne vous dira pas un mot de ce qui vous intéresse.

Ce n'eſt pas un voyage en Eſpagne que vous liſez, c'eſt bien le ſien, comme ſon titre l'annonce ; il eſt à lui, tout à lui ; vous l'y trouverez plus que l'Eſpagne.

Mais ſi le voyage ſentimental de Sterne vous a plu, liſez ce voyageur-ci, il vous fera grand plaiſir.

Vous y trouverez de la gaité, de la vivacité & de l'ame. L'auteur s'eſt peint, c'eſt lui. Il a une phyſionomie qui lui eſt propre, & s'eſt un

rare mérite aujourd'hui de ne pas être un perroquet de morale & de ſentiment.

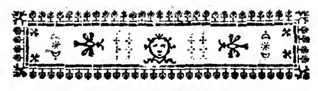
La premiere édition de ce charmant ouvrage a été ſi mal exécutée, que nous croyons faire plaiſir au public, en lui en offrant une nouvelle.

On trouvera dans notre édition, ſeule avouée de M. le Marquis DE LANGLE, *un ſecond volume tout neuf, & les articles du premier abſolument refondus.*

On reprochera pluſieurs in-

corrections à l'auteur ; mais qu'est-ce qu'on ne pardonne pas à un jeune homme, & surtout à un homme du grand monde, qui paroît causer avec ses amis, & qui semble n'écrire que pour sa société ?

MON



MON

VOYAGE

EN ESPAGNE.



ENTRÉE EN ESPAGNE PAR SALIENTES.

UN tas de pierres ſert de limites.

A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derriere ſoi; on a des rochers, des cavernes, des ſapins & des échos.

Pendant quinze mortelles heures, on ne voit perſonne, on n'entend rien, on croit être ſeul au monde.

On arrive à *Salientes*: *Salientes* n'eſt rien. On traverſe le lendemain la plaine de *Bieſcas*: on dort fort mal à *Loupouiou*: on dîne par cœur à *Cuſabos*;

on paſſe ſur le pont de *Fanlo*, conſ-truit par le Diable, & le troiſieme jour enfin, ſi l'on a de bons yeux, on découvre de très-loin les tours de Saragoſſe.

SARAGOSSE.

AU grand nombre d'équipages, à la multitude de valets, à la quantité de mendians qu'on voit ici, il ſemble que la moitié de la ville a tout & que l'autre moitié n'a rien.

Saragoſſe, dit-on, eſt une ville commerçante, il n'y paroît pas. Tous les bras ſont croiſés, les magaſins ſont vuides, il n'y a pas un ſeul canot ſur l'Ebre.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable, en vain les Eſpagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs, qui ſous leurs yeux, applaniſſoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, ils n'ont rien vu, rien entendu, rien écouté.

On voit ici quelques belles maisons, mais la plupart sont si petites, si mal bâties, qu'elles semblent faites, plutôt pour enfermer des bêtes, que pour loger des hommes.

Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie. On a tenté plusieurs fois de construire un nouveau théâtre, aussitôt le ciel s'est couvert, Notre Dame de Pilar a jeté des cris, les corps saints sont sortis de leur tombe, alors à coups de pierres, le peuple consterné, les prêtres, les moines & les dévots furieux, ont dispersé les maçons.

La cathédrale est un édifice très-vaste, très somptueux & très-bizarre.

Le palais de l'inquisition est au milieu de la ville; ses murs jaunes-bruns, épais, & flanqués de tours, paroissent avoir cent pieds : c'est là qu'on enferme les devins, les loups-garoux & les sorciers.

L'archevêque de Saragosse est le chef suprême de cet antre : quarante à cinquante Jacobins en sont les géoliers; des ponts-levis, des freres lays & des dogues empêchent d'en approcher.

La ville se ferme à l'entrée de la

nuit ; pour douze ſols on ouvre les portes.

A juger du premier apperçu des gentilshommes Arragonois ; ils ſont ſerviables, queſtionneurs, friands d'ail, friands de piment, verſés dans le blaſon, glorieux d'avoir des armoiries & preſſés de les montrer.

Le piment eſt un fruit long comme le doigt, & qui a le goût de poivre : pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour la bouche brûlante & l'haleine en feu.

Hors la rue de *Coſſo*, toutes les rues ſont ſi obſcures, ſi étroites, ſi fangeuſes, qu'à midi on n'y voit goutte & qu'on ne ſait où poſer le pied.

Il y a deux fabriques ici, une d'eau-de-vie, une de chapeaux. Ces chapeaux ſont excellens ; j'en achetai un il y a ſix mois, je le porte ſouvent, je n'en ai pas ſoin, il eſt encore tout neuf.

Le catalogue des livres permis eſt ſi mince, les peines ſont ſi graves, ces meſſieurs de l'inquiſition ſont ſi alertes, qu'on ne trouve chez les libraires, que des almanachs, des heures, l'hiſtoire du cardinal *Albornos* &

la vie originale de quelques ſaints du canton.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à Notre-Dame de Pilar : ſa chapelle lambriſſée de bras, de jambes, de béquilles & de cierges, ne déſemplit jamais d'aveugles, de ſourds, de muets, d'imbécilles, qui baiſent la terre, font des ſignes de croix : prient, pleurent, eſperent & attendent.

Tous les ans, au mois d'Octobre, les Eſpagnols viennent faire leur cour à cette Madone. Les meſſes, les bénédictions, les proceſſions ne finiſſent pas. Ces proceſſions ſont très-bizarres ; on y voit des femmes en habit de maſque, des hommes à cheval, des enfans nus, & c'eſt Dieu qui ferme la marche.

Cette vierge poſſéde un mobilier immenſe. Ses hardes, ſon écrain, ſes bijoux, ſont évalués à pluſieurs millions.

On feroit très-bien de rétablir les ponts, ils menacent ruine ; on tremble en paſſant deſſus, les cloux ſe défont, les planches s'ébranlent, à chaque pas il ſemble qu'on va tomber.

Tout près de la ville, ſoixante Bernardins ou Prémontrés vendent en

détail du vin muſcat. Jardins, cellules, tout le couvent eſt rempli de tables, tout eſt garni de buveurs, de qui le bruit, les chanſons & les cris changent ce ſaint lieu en corps-de-garde.

On meurt d'amour à Saragoſſe. Dimanche un conſeiller demanda une jeune perſonne en mariage, ſur le refus des parens, ce malheureux revint chez lui, tomba malade & mourut le ſoir.

Les Dames paſſent pour être galantes, ſi elles le ſont effectivement, je n'en ſais rien, mais le moyen de leur plaire & de s'en faire aimer, eſt ici, je crois, ainſi que par-tout, un art, un talent, comme de monter à cheval ou de jouer de la flûte.

Route de Saragosse a Madrid.

Il y a ſoixante lieues de Saragoſſe à Madrid ; j'y vais en caléche : ces voitures ſont très-bien ſuſpendues. Quand j'arrive le ſoir, je ne ſuis pas

plus las, que si j'étois resté tout le jour assis sur une chaise.

On passe par *Daroca*, *Læches*, *Fraga*, *Mejorada*, *Calatayud*, *Albarazin* & *Guadalaxara.*

Des oiseaux de toute espece tiennent compagnie pendant la route.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni épis; en revanche on foule aux pieds le thim, la marjolaine, la melisse, le serpolet, & autres herbes odorantes, qui semblent regretter d'embaumer ces déserts.

Les bourgs, les villages sont très-rares & par-tout des mains oisives, des visages maigres, plombés, couleur de paille, par-tout de mauvaises cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, chevaux, moutons & mulets sont entassés pêle-mêle.

On rencontre à chaque pas une foule de pauvres, qui suivent, précédent les voitures, & qui demandent l'aumône à grands cris. Je pensai avant hier écraser un enfant. Ces pauvres sont hideux, ils n'ont rien, presque rien de la figure humaine, s'ils ne parloient pas, s'ils ne mendioient pas, on les prendroit pour des bêtes.

Publius, Cornelius & le chaſte Scipion paſſerent à Calatayud, en revenant de maſſacrer les braves habitans de Numance. Dans cette ville fort ancienne, mal peuplée, & ceinte de murs vieux, épais & noirs, il ſe fait un grand commerce de laines. En entrant, on voit ſur la porte une tête de Scipion, aſſez bien conſervée, le nez ſeul eſt tombé.

Fraga n'eſt rien. L'année prochaine, au mois de Mai, il y aura ſix cents ans que les Eſpagnols y furent battus par les Maures. Une femme, (j'ai oublié ſon nom) fut cauſe de la victoire.

Des girandoles d'une grandeur énorme, coupent, allongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, de l'embonpoint & l'air content.

C'eſt le duc de Riperda qui établit cette fabrique. Les draps ont moins de corps que les draps de Hollande, mais le teint en eſt bon.

On ſe leve fort tard à *Læches*. Huit heures ſonnoient quand j'en partis, aucune boutique ouverte; aucun bruit

qui annonçât, qu'on alloit ſe mettre à l'ouvrage.

Læches autrefois étoit conſidérable; elle étoit colonie romaine dans le tems qu'Amilcar, amenant du ſecours à ſon frere, la prit, la pilla & la brûla.

L'hôteſſe de l'auberge a des jambes prodigieuſes : je parie quand on voudra & tout ce qu'on voudra, mettre ſes bas par-deſſus mes bottes.

Les campagnes de Lœches ſont charmantes, le verd des arbres & celui des plaines eſt plus riant, mieux verd qu'ailleurs. L'herbe des prés eſt malheureuſement fort courte, & les beſtiaux font ſûrement mauvaiſe chere.

A droite en entrant aux cordeliers, on voit un tableau où ſainte Thérefe eſt évanouie dans les tranſports de la jouiſſance céleſte.

La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle ſainte flottent en déſordre, & ſes yeux à fleur de tête, étincellans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, ſemblent chercher dans le ciel ſon Dieu, ſon Epoux, ſon Amant.

Louis de *la Cerda* eſt né à *Læches*; il étoit poëte & jéſuite : ſes vers ſont

au-dessous du médiocre : il y a d'excellentes choses dans ses *Réflexions sur la poésie.* La regle qu'il donne pour distinguer les vers de la prose est ingénieuse, mais fausse. Louis de *la Cerda* est encore l'auteur de l'*Original du monde.* Ce livre est plein d'idées bizarres, mais sublimes.

A Mejorada on épluche mal le safran. César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses du safran de Mejorada, ne me boudez point ; ce que je vous dis, c'est pour votre bien : en épluchant votre safran, séparez mieux les feuilles des fleches, ne mêlez pas le pistil avec la fleur, vous aurez plus de peine, mais votre safran en vaudra mieux, vous en aurez davantage & vous le vendrez plus cher (1).

Les Romains, les Goths & les Maures s'amuserent tour-à-tour à prendre, à brûler *Daroca.* Dans les masures qui restent, on ne trouve pas un verre d'eau.

---

(1) Le safran du Gatinois & d'Angleterre passe pour le meilleur du monde, je préférerai pourtant le safran de *Mejorada*, quand il sera mieux épluché.

L'évêque de *Siguenza* a deux cent mille livres de rentes. Un régiment de dragons pourroit loger dans son palais.

La plus belle des femmes, la belle *Léonore de Gusman*, qu'Alphonse le Vengeur aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée dans la cathédrale de Siguenza. Cette belle femme est à genoux sur son tombeau; on ne se lasse pas de la regarder; elle mourut en couche; elle tient son fils dans ses bras.

Hier à quatre heures, les étudians d'Alcala lancerent un ballon, c'est Don Bernard qui le lança. Si quelque jour on peut aller, en char volant, voir comment, où, avec quoi se forment la grêle, les vents, la foudre & les tempêtes, Don Bernard sera le premier qui arrivera sur les lieux & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

La ville d'Alcala exempte d'impôts, est très-peuplée. Une petite chambre coûte six piastres par mois. La piastre vaut cent sols.

Alvarez de Gomez, si connu par son poëme ridicule sur *le sel*, étoit d'Alcala; à gauche sur la place, &

tout près de la fontaine on voit ſa maiſon natale, où ſon petit-fils vend du fromage.



ENVIRONS, ENTRÉE DE MADRID.

MADRID eſt bâtie ſur du ſable. A moins qu'il ne pleuve, on eſt, en arrivant ici, étouffé de pouſſiere : on ne peut pas diſtinguer ſes chevaux.

Des perroquets & des ſinges à preſque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très-ſpacieuſe, le bruit des cloches, une infinité de tours, de fleches, des maiſons à ſix, ſept, huit étages, une porte ſuperbe (la porte d'Alcala, de très-beaux balcons, &c. rendent l'entrée de Madrid vraiment impoſante.



LE BUEN-RETIRO.

DEPUIS que les rois d'Eſpagne ont abandonné le *Buen-retiro*, les bâti-

mens tombent, les fontaines ſont taries, les jets-d'eau ſont comblés, rien ne croît dans les jardins : les grottes, les groupes & les boſquets, tout eſt détruit : une ſtatue ſeule reſte entiere, c'eſt Philippe II. Ce Philippe eſt admirable, il épouvante ; c'eſt le front, le ſourcil, l'œil, le regard d'un tyran ; c'eſt lui, je le vois, il médite quelque crime, il cache quelque reſſentiment, il couve quelque complot, il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre & pour dicter au duc d'Albe (1) une ſentence de mort.

A la place des impoſtures gravées ſur le piédeſtal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en eſt tems encore : *Philleppe II s'eſt nourri de ſang ; ce méchant homme a rempli la Calabre, le Piémont, les Pays-Bas, la Hollande, la France & l'Eſpagne de mal-*

(1) Le duc d'Albe, ami intime, miniſtre confident, l'exécuteur des meurtres & ſouvent le conſeiller des crimes de Philippe II.

C'eſt ce duc d'Albe qui, dans une lettre au roi de Portugal, peignoit ſi bien ſon caractere féroce. *J'ai toujours demandé à Dieu*, écrivoit-il, *qu'il me fît la grace d'exterminer beaucoup de Sarrazins ; je brûle d'envie de me baigner dans leur ſang. Très-volontiers je vous ſuivrai en Afrique.*

heurs, de gibets, d'espions : il a fait mourir sa femme, son fils, Escovedo, Perès, Horn, Egmont; *il a régné quarante-quatre ans, il est mort en* 1598.

On voit dans une chapelle une Vierge si fraiche & si jolie, qu'elle paroît être la fille de son fils.

Le concierge a un enfant d'une forme extraordinaire, d'une figure bizarre, il est plus gros que moi, il paroit plus vieux, il a huit ans.

La Grange.

Tant mieux si la Grange, (autrement appellée St. Idelphonse) appartenoit encore à des bergers, Philippe IV, surnommé le dévot (1), n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, employés en grande partie à bâ-

(1) Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dit cent mille messes pour le repos de son ame, voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son pere, pour sa mere & qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

tir la Grange, à l'orner de berceaux, de bosquets, de nymphes & autres étalages, auxquels ce prince vain, injuste & sans ordre, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Le parc de la Grange a coûté seul dix millions. Il occupe deux cens arpens: tous les environs sont déserts, presque incultes: les bêtes fauves viennent manger le peu de blé qu'on y séme.

On peut acheter à Saint-Idelphonse d'excellens couteaux & d'excellens rasoirs: on y fabrique de superbes glaces.

Cette manufacture a été établie par un Irlandois, inventeur d'une machine qui polit quarante-huit glaces à la fois. Cet Irlandois, pendant deux ans, est demeuré en prison: traitement facile à concevoir dans un pays où l'on croit aux sorciers, où Comus eût été brûlé & où Jonas pouriroit au cachot.



A R A N J U E Z.

UNE position charmante, un site admirable, de très-bons abricots fans

tout le mérite d'*Aranjuez* : on y trouve une ſtatue de Vénus. Cette ſtatue trompe. L'attitude, l'air de vie, les chairs & la beauté font illuſion ; il ſemble que ce morceau de marbre ſente, palpite, voye & reſpire & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le *Tage* & la *Xarama* battent les murs d'*Aranjuez*. Quand il fait chaud, quand le roi n'y eſt pas, les jeunes filles d'alentour ſe baignent dans le *Tage* : on les voit, on leur parle, on peut les toucher, les embraſſer des fenêtres : corſets, mouchoirs, jupons, tout eſt ôté, défait, laiſſé ſur le bord de l'eau.



LA SARSUELA.

ON pourroit faire de la *Sarſuela* un palais enchanté ; mais le parc, les jardins, les bâtimens, tout eſt négligé, tout s'écroule. Perſonne n'oſe habiter la *Sarſuela*, parce que tous les jours, auſſi-tôt que minuit ſonne, une foule d'eſprits s'y raſſemblent pour cauſer, manger, boire, rire & danſer.

Les Espagnols craignent beaucoup les *Esprits* ; il n'est point d'habitant à *Madrid* qui n'ait vu dans sa vie quatre à cinq revenans & qui tous les soirs, en se couchant, ne donne la chasse aux spectres à grands coups de signe de croix.



Le Palais neuf, La Floride, La Guadarama.

Le *Palais neuf* est achevé. Ce bâtiment, situé à pic sur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de moines que du palais d'un souverain. Les peintures voluptueuses du Correge, de l'Albane, de Boucher, égayent un peu l'intérieur de ce palais; il est triste néanmoins, parce que l'édifice est massif & resserré. Les jardins sont construits en amphithéatre, ils ont pour cadre le *Manzaranes* & les Monts Pelés, qui s'élevent par mamelons sur la terre blanche & pierreuse des environs de Madrid.

La *Floride* est remarquable par ses jets-d'eau, qui formés par les sources

& les neiges qui defcendent des montagnes, font plus hauts & plus beaux que ceux qu'on admire en France.

L'air qu'on refpire à la Floride eft froid & fubtil : les fruits ne mûriffent pas, la rofe eft fans odeur, les arbres reftent petits & l'œillet s'épanouit & fe colore à peine, vers la fin du mois d'Août.

Des corbeaux, des hiboux, des hirondelles & un concierge habitent la *Guadarama.*

Les environs de ce palais font incultes : la terre pourtant excellente & toute neuve n'attend, pour produire, que le foc & des bras.

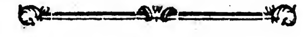


Le Pardo.

Le roi chaffe beaucoup, mais couche rarement au *Pardo.* On a changé en chapelle, le Boudoir, où Ferdinand, Philippe & Charles oublioient, entre les bras de leurs maîtreffes, que Turenne gagnoit la bataille des Dunes, que la Meilléraye prenoit Arras, que les Hollandois s'emparoient du

Bréfil, que la maifon de Bragance montoit fur le trône, que Macao, Goa, Mofambique, les Ifles Açores chaffoient leurs gouverneurs, leurs audiences, que les Catalans ravageoient la Caftille, s'approchoient des portes de Madrid, & que les François enfin, alloient furprendre au lit, les Dames, les Demoifelles, les Religieufes & toutes les jolies femmes de *Saragoffe*, de *Pampelune* & des environs.

C'eft dans les bofquets du Pardo, que Philippe IV trouva la belle ducheffe d'Albuquerque, fa maîtreffe, dans les bras du duc *Medina de la Torrès* : on montre le berceau, où, fans un page, il les eût poignardés tous deux.



L'ESCURIAL.

POUR épargner le tranfport des pierres, Phillippe II fit bâtir l'*Efcurial* au milieu de quatre montagnes, qui cachent ce palais, amoncellent à l'entour & arrêtent au-deffus des toits, des nuages, des brouillards, de la

neige, que le ſoleil s'efforce en vain de diſſiper & de fondre.

Ce lieu ſi fameux, ſi nébuleux & ſi triſte a coûté ſoixante millions.

Le parc & les jardins ſont immenſes.

Le *Panthéon* eſt une chapelle ſouterraine, où l'on enterre les Rois, les Reines & les Infants d'Eſpagne : j'y ſuis deſcendu. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours & noircit tout, j'ai vu les tombeaux, les bas-reliefs, j'ai lu les inſcriptions, les épitaphes. Qu'on efface les noms, les ſurnoms, les titres, les dates, & que ma main ſe deſſéche, & que mes doigts reſtent immobiles, s'il reſte un ſeul mot de vrai.

Aucun mort d'un rang ordinaire n'eſt dépoſé dans ce caveau, ſépulture des rois ſeuls, car Pizarre & Cortez ſont tous les deux enterrés dans un trou, & Vendôme lui-même qui remit Philippe V ſur le trône, Vendôme qui gagna la bataille de Villavicioſa, Vendôme le reſtaurateur de la monarchie d'Eſpagne & le vengeur de ſes rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux !

Le village dont l'*Eſcurial* a pris le nom, s'appelle *el Eſcorial*, mot dérivé de *eſcoria*, qui ſignifie ſcories de

métal, parce qu'il y avoit autrefois en ce lieu des mines de fer qu'on exploitoit.

Le couvent eſt habité par deux cents Hiéronimites (1). Ces moines qui jouiſſent en Eſpagne d'un crédit ſans bornes, vivent à-peu-près comme vivent les Chartreux, ils ſont habillés de même, & comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent gueres & parlent peu.

L'égliſe dédiée à Saint-Laurent eſt vaſte & belle. On y voit des tableaux admirables, peints par Juan Hernandès Ximénès Navarette, ſurnommé *el mudo* (le muet).

Le plafond du chœur, qui repréſente les cieux ouverts, eſt peint à freſque par *Luc Cambiaſi*. Ce peintre s'eſt placé lui-même dans le ciel, à la droite du Pere Eternel.

Philippe II mourut devant le maître autel : on montre la place où il expira, une baluſtrade l'entoure, il eſt défendu d'approcher. Les moines & le peuple ſont perſuadés, que l'om-

(1) Cet ordre, inconnu en France, ſe fit chaſſer d'Italie, pour avoir atteuté aux jours du cardinal Boromée.

bre de ce méchant homme vient toutes les nuits roder, gémir, hurler dans les cloitres du couvent.

Au-dessous de la place qu'occupe le roi dans le chœur, est un Saint-Jérôme, qui a les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau original du Titien est excellent à la pendule près. Saint-Jérôme n'avoit ni pendule, ni montre : de son tems on avoit seulement, pour mesurer les heures : le jour, la nuit, l'appétit, le sommeil, de l'eau & du sable.

Dans le réfectoire des freres, un Christ m'a frappé. Ce Christ est en sang. Marie pleure à ses pieds. Elle pleure ! & de quoi, puisqu'elle sait que son fils, mort seulement pour la forme, ressuscitera quand il voudra.

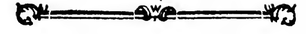
L'eau de l'Escurial passe pour être excellente, elle est sans goût, sans odeur, elle est douce & limpide, elle s'échauffe, se refroidit très-vite ; les viandes, les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plutôt, le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux, le cresson, le *becca-bunga* & le souci d'eau abondent où elle coule.

LA CASA DE CAMPO.

ON admire la ſtatue équeſtre de Philippe IV. Le cheval eſt ſur-tout d'une vérité ſi frappante, qu'on pourroit lui dire, s'il pouvoit l'entendre, *marches puiſque tu vis. Charles Moratès* dit à-peu-près la même choſe en voyant à Rome la ſtatue de Marc-Aurele.

A la *Caſa de Campo* on conſerve un arbre ſuperbe. Jamais je n'ai vu d'arbre auſſi beau, auſſi touffu : on y monte par un eſcalier ; on y a conſtruit des bancs, arrangé des chaiſes où les jeunes gens & les jeunes filles des environs, viennent tous les Dimanches s'aſſeoir, cauſer, s'embraſſer & ſe faire des promeſſes, des ſermens, dont l'amour ſourit & qu'emporte le vent.

Que les beaux arbres deviennent rares ! Parce qu'ils doivent nous ſurvivre, nous ſommes jaloux, nous les coupons & les volons à la poſtérité.



Climat de Madrid.

Quoique Madrid ſoit, pour ainſi dire, ſur les frontieres d'Eſpagne, en comparaiſon des royaumes de Valence, de Grenade, on jouit toujours ici du plus beau ciel du monde. Dans tous les mois de l'année on peut manger des fraiſes, s'aſſeoir à l'ombre & cueillir des roſes.

Quelquefois, pourtant, il régne des biſes piquantes qui refroidiſſent l'air, dépouillent les arbres, caſſent les branches, diſperſent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces biſes, en revanche, déchirent, effacent les nuages, reculent l'horizon, éclairent le jour, & doublent & triplent l'éclat du ſoleil.

Rien ne ſurpaſſe la beauté des nuits de Madrid!. On ſent la bergamote, l'œillet, la fleur d'orange: toute l'atmoſphere eſt embaumée: ſur toutes les places, ſous tous les balcons, on chante, on pince la guitarre, ou joue de la flûte. Non, non, au mois de Mai, au mois d'Août, ni pendant le printems,

printems, ni pendant l'automne, que le ſoleil ſe couche ou ſe leve, non les bords de la Seine, les bois du Waldeck (1), le lac de Bienne (2), ne rappelleront jamais tant d'images, de ſouvenirs, de jouiſſances, qu'en raſſemble, dans une ſeconde, une ſeule nuit de Madrid ! Mais il faut avoir vingt ans : à trente : on auroit trop chaud, trop froid, envie de dormir : à trente ans, la fibre ſe raccornit, s'émouſſe déjà : déjà l'eſprit, le feu de la vie s'éteint, s'évapore : on n'a plus cette ſenſibilité brûlante, cette ſenſibilité univerſelle ; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette pouſſiere, cette poudre, cette fine fleur qui embraſe, allume, fait bouillonner mon ſang : à trente ans déjà, le feu, l'éclat, les reflets de la lune, des étoiles, n'ont plus le même charme ; le monde eſt décoloré, adieu beaux jours, adieu belles nuits ! l'hiver de la vie commence, il faut aller ſe coucher.

(1) Château à deux mille pas de Soleure.

(2) Perſonne, peut-être ne connoît & n'a entendu parler du lac de Bienne : moi, je le connois bien.

COMBATS DE TAUREAUX.

JE vivrois mille ans, j'y penserois tous les jours, & jamais je ne pourrois concevoir ce qu'on trouve d'attachant & de ſuperbe à ces affreux combats : tout y révolte : les tauroyeurs font horreur & les torreaux font pitié. Un homme eſt de pierre, ſi les yeux ne ſe rempliſſent pas d'eau en regardant douze ou quinze aſſaſſins tuer, de ſang froid, une malheureuſe bête à qui un baillon paſſé dans la gueule, une muſeliere attachée aux nazeaux ôte les moyens de ſe défendre & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complete l'atrocité de cette lutte inégale, ce ſont les tranſports, les acclamations d'un peuple immenſe, ce ſont les battemens de vingt mille mains, les trépignemens de vingt mille piés, dans l'inſtant où le taureau bleſſé à mort, ſuffoqué de rage chancelle, tombe, mugit les derniers ſoupirs, s'étend, ſe débat,

ſe ſouléve, retombe, ſe roidit, écume, perd ſon ſang ſur la pouſſiére où des *enfans - apprentifs - toroyeurs* ſe diſputent ent'reux la gloire de l'achever.

Et des femmes qui tremblent à la chûte d'une feuille, des femmes qui s'évanouiſſent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, aſſiſtent à ces combats, fixent les yeux ſur une bête qui ſouffre, qui ſaigne, palpite, expire à leurs piés, paroiſſent compter ſes playes, ſes cris, ſes gouttes de ſang & regretter quand elle meurt, qu'elle ne ſe débatte & qu'elle ne ſouffre plus.

Tous les taureaux qui ſervent à ces ſpectacles ſont amenés des montagnes & des bois d'Andalouſie.

Pour attirer cet animal hors des forêts, on y conduit des geniſtes, & dans l'inſtant que ces taureaux preſſés d'amour & de deſir s'élancent ſur elles, des payſans aux aguets les ſaiſiſſent par les cornes, les attachent & les emmenent.

Voilà ces combats dont on parle tant; voilà ces combats, que pluſieurs Papes, que pluſieurs Rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inuti-

lement : toujours le peuple s'eſt attroupé, a menacé, & ſouvent pour l'appaiſer il a fallu mettre à mort, cinquante, ſoixante taureaux.

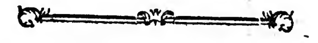
Mon Oiseau.

J'Ai ſur ma fenêtre un oiſeau charmant, l'eſpece eſt inconnue en France. Mon oiſeau eſt gros comme une alouette, il peſe moins, il peſe une once : ſon bec & ſa gorge ſont coûleur d'amaranthe, ſon coup verd-pomme, ſes piés ſont très-noirs & ſes yeux couleur de feu. Une aigrette roſe, pourpre, bleu céladon, embellit ſa tête : il chante à ravir. Il n'eſt point d'oiſeau plus amoureux, plus tendre, plus paſſionné, plus matinal : qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, à trois heures du matin déjà il réveille, il approche, il provoque ſa femelle. Careſſes tendres, mouvemens doux, baiſers timides, petits *beccos* précédent toujours les dernieres privautés.

Mon oiſeau a un goût bizarre, il ſe nourrit communément de biſcuit, de jaunes d'œuf, mais il quitte tout

pour les papillons, les violettes, les oranges & les mouches : il niche ſur du coton. Jamais je n'ai vu d'oiſeau ſi propre, il ſe baigne ſoir & matin &, tous les jours, il faut nettoyer, laver ſa cage. Il eſt très-conſtant en amour, il idolâtroit ſa femelle qui vient de mourir : depuis ſa mort mon oiſeau ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reſte tout le jour perché, immobile ſur la même place, où je crains qu'il ne meure bientôt, d'amour, de regret ou d'inſomnie.

Non, non, je ne veux pas qu'il meure, je veux lui rendre la liberté, l'étendue de l'air; qu'il cherche un nouveau nid, une nouvelle compagne, un nouveau ménage, & que mon oiſeau vive, chante, faſſe des petits & ſoit heureux.



JUSTICE CRIMINELLE.

ON laiſſe vivre en Eſpagne une infinité de ſcélérats, qu'on feroit mourir ailleurs; s'ils ſont jeunes, on les

envoye travailler à *Oran* (1), à *Puerto-Ricco* (2) s'ils sont vieux, on les laisse pourrir en prison.

Si l'atrocité du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est quitte pour la corde ; on massole quelquefois, mais pour les grands attentats seulement, & ce supplice encore, qui épouvante l'imagination, dresse les cheveux, est le genre de mort les plus doux.

Le bourreau armé d'une massue & d'un couteau frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le saigne, le foule aux piés, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois secondes, pâlit, glace tout le monde : des enfans jettent les hauts cris, des femmes s'évanouissent de peur, & depuis long-tems déjà le patient n'existe plus (3).

---

(1) Ville d'Afrique sur la côte de Barbarie, au royaume de Tremecen, appartenante aux Espagnols.

(2) Isle de l'Amérique septentrionale, une des Antilles. *Puerto-Ricco* qui en est la Capitale ; & qui donne son nom à l'isle, est entourée de hautes montagnes au sommet desquelles se trouvent des mines, qu'on fait exploiter par ces scélérats.

(3) Ce n'est point en Espagne, c'est à

Au lieu d'inventer chaque jour des ſupplices nouveaux, au lieu d'aller chercher au delà des monts des bourreaux plus cruels (1), déſormais, ſans exception, faiſons maſſoler pour tous les crimes.

Outre que la mort ſans la douleur punit aſſez, fait aſſez de mal : quand un brigand eſt jugé ce n'eſt plus un ſcélérat, c'eſt un malade : il eſt odieux de prolonger ſon agonie, il eſt odieux de l'expoſer à couvrir d'écume, de crachats, le crucifix qu'on lui montre & qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeuneſſe ni la beauté ne peuvent déſarmer les juges, les meres infanticides ſont pendues. On ne ſuit pas même le code de Charles-Quint, qui laiſſe la vie à la mere, ſi l'enfant meurt dans ſon ſein. On vient de pendre tout à l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau.

Avignon que j'ai vu maſſoler, & le malheureux qu'on maſſola fut conduit à l'échafaud, fut aſſommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité, & faiſons mieux. Auſſi-tôt qu'un ſcélérat ſera condamné à mort, donnons-lui quelque potion, pour l'endormir avant de le tuer.

(1) Pour exécuter Damiens on fit venir à grands frais le bourreau de Perpignan.

Les regards de cette malheureuse errans sur la foule, sembloient chercher, appeller, attendre le pere de l'enfant. Toi de qui le besoin, l'ennui, l'occasion plutôt que l'amour peut-être allumerent les desirs; regardes attachée, vois expirer sur ce poteau, celle que tu as couverte de caresses, pressée dans tes bras, accablée de baisers. Alors vingt fois, cent fois peut-être tu lui dis que tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle: il falloit donc te charger du crime, mourir, te faire pendre, acquiter ta parole, c'étoit le moment.

On enterre vive, on fait périr à coups de pieux (1) une fille qui se fait avorter.

Pourquoi punir ce crime avec autant de rigueur. L'avortement ne détruit rien, il dissout une masse de chair, qui n'a ni sentiment ni vie, il extirpe un polype, un morceau de néant, il casse un œuf... Non, non; pourtant, dans cet œuf respiroit un enfant, déjà la mere étoit mere, il faut la punir très-sévérement.

Dans un climat aussi brûlant que l'Es-

(1) Ce supplice est changé.

pagne, dans un climat fait exprès pour l'amour, Charles-Quint vouloit qu'on punit de mort les femmes adultères. Une pareille loi exifte dans un pays où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des reftes, dans un pays où fouvent une jeune perfonne doit, par ordre de fa famille, époufer un vieillard, doit embraffer, rechauffer, ranimer, refpirer l'haleine, attacher fa bouche fur la bouche d'un monftre, d'un fatyre, d'un *mari-cadavre* qui a de l'argent. Sophie! Sophie, ma chere Sophie!

Argent, argent! tu produis, tu nourris tous les maux, tous les fléaux, tous les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un feul mot, un mot suffiroit, & ce mot feroit ARGENT.

On deshabille les pourvoyeufes, on les frotte de miel, on les fouette, on les marque, on les garnit de plumes & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le fens commun, il n'eût jamais condamné les blafphémateurs à avoir la langue coupée. Un blafphémateur ne fait tort à perfonne, il outrage Dieu, qui a pour fe venger, la mort à fes ordres & la foudre à côté de lui.

Excepté la prison des nobles, toutes les prisons de Madrid sont des charniers. Nulle différence entre le prisonnier scélérat & le prisonnier malheureux ; en Espagne on confond tout & souvent le brigand incurable, le coquin qui commence, l'homme qui doit & le malheureux qui a tué une perdrix, dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan, la marque (1), le fouet & *les présides* punissent les fautes légeres.

Les *présides* sont des galeres : on y envoye tout le monde, les officiers même ; pendant qu'ils rament ou qu'ils pêchent, leur service compte : en revenant des *présides* ils reprennent leur rang. Tout dépend des conventions. Mais à la honte d'aller aux *présides*, d'y porter l'habit, le bonnet, tout l'accoutrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir & d'aller rassasier au fond de l'eau, les car-

(1) Quoiqu'en dise l'auteur estimable de l'an 2440, il ne faut plus marquer personne, ni sur l'épaule, ni sur le front, ni à l'oreille, ni ailleurs. Il est injuste qu'un homme qui peut se corriger & se repentir, porte toute sa vie la marque de son crime.

pes de la mer Blanche & les ſoles du Pont Euxin.

La juſtice eſpagnole, ſi indulgente pour certains délits, eſt inexorable pour les voleurs d'égliſe : à Madrid & dans toute l'Eſpagne il vaut mieux voler ſur les grands chemins, égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge une épingle, un bracelet ou un pompon.

En Eſpagne, où la génération future doit répondre de la génération préſente, ſouvent par égard, le roi commue la peine de mort en une priſon perpétuelle.

Heureuſes les contrées où le crime d'un autre n'inculpe perſonne, où celui qui doit rougir, rougit tout ſeul, où le ſouverain ne fait point grace.

Quelle grace ! A ces malheureux à qui on laiſſe la vie, qu'on leur demande quel cas ils en font, qu'on leur demande quel plaiſir ils trouvent à reſpirer l'air qui paſſe par une lucarne, à jouir du jour qui leur montre les ſouris, les rats qui rongent leur paille & courent dans leur cachot : qu'on leur demande s'ils craignent la mort & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au con-

cierge bienfaiſant, qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de l'aconit ou du ſublimé corroſif.

Parce qu'un cadavre n'eſt bon à rien, on ne ceſſe de dire, on ne ceſſe d'écrire, qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler l'homme, le changer en bête, l'atteler à des tombereaux. Ah! ſoyons plus humains, ſoyons plus indulgens, par humanité vuidons tous les cachots, aboliſſons les galeres, faiſons mourir pour tous les crimes, faiſons mourir tout de ſuite, faiſons mourir ſans faire de mal.

Dans un ſiecle où l'on ne parle que de *bienfaiſance*, où l'on fonde des prix pour encourager la *bienfaiſance*, où tous les ſoupers, tous les cercles, toutes les gazettes retentiſſent du mot *bienfaiſance*, pourquoi ne pas offrir des penſions, procurer du travail à tous les brigands qui voudroient quitter les bois pour venir demeurer en ville.

C'eſt la miſere, c'eſt le manque d'ouvrage, qui peuple les forêts, c'eſt la miſere qui aiguiſe les poignards, les ſtylets, les couteaux, c'eſt la miſere..... & ſur mille malheureux

qu'on étrangle par ſemaine, depuis Abo juſqu'au cap Finiſtére, les trois quarts ſe font pendre pour ne pas mourir de faim.

HERMITES.

L'ESPAGNE eſt inondée d'hermites. Ce ſont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, n'aſſujettis à aucune eſpece de regle, font le vœu ſolemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra.

On reconnoît ces vagabonds à une barbe longue, ſale, boue-de-Paris à un uniforme de bure, à leur tête raſe, à un chapelet énorme & enfin à une Madone de cuivre, de bois ou de plâtre, qu'ils offrent à baiſer à tous les voyageurs & à tous les paſſans.

Ces hermites entourent les auberges : les plus timides, les plus jeunes reſtent dans la cour, attendent ſur l'eſcalier; les autres entrent dans les chambres. Que ne force-t-on ces drôles à ſe raſer, à prendre perruque, à ſe vêtir comme tout le monde, à reſter

chez eux, à y faire des bas, des bottes ou des paniers, pour éviter l'ennui.

Il y a encore d'autres hermites qui ne sont point importuns, ils gardent la chambre & passent leur vie à prier, méditer, pleurer, faire des chapelets, peindre des images & ne veulent jamais ni parler, ni se laisser voir.



CAFFÉ.

MADRID est le lieu de la terre, je crois, où l'on prend le meilleur caffé. Que cette boisson est délicieuse, plus délicieuse cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin ennivre, la bierre abrutit, le cidre endort, l'eau-de vie brûle, l'opium fait mal, fait mourir; mais le caffé égaye, exalte, électrise : à l'homme qui a pris du caffé en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.



SPECTACLES.

MADRID a deux salles de spectacle, dont les dégagemens sont en si petit

nombre & ſi étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour ſortir. Excepté quelques pieces de Calderon, de Moreto, de Lopez & quelques tragédies de Racine, traduites en Eſpagnol, on ne repréſente que des farces.

Le ſpectacle dure communément trois heures pendant leſquelles Lopez, Calderon & autres font faire aux comédiens le tour du monde : ſouvent même le globe eſt trop petit : les acteurs & les actrices alors partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramenent des ſaintes, des diables, des apôtres & reviennent avec eux chanter, rire, pleurer, ſe battre, & finir la piece.

Dans St. Amaro, tragédie de Solis & qu'on joua dimanche, la ſcene ſe paſſe ſucceſſivement en Suiſſe, en Chine, à Geneve, au Pérou, en enfer, dans le Paradis enfin, où des anges emportent le roi.

Les entr'actes ſont égayés par des *Toradillas* charges aſſez plaiſantes, & fort lubriques : ce ſont a tous momens des baiſers pris & ſavourés avec une volupté ſinguliere. Les actrices en général ſont très-jolies Les acteurs ſont

noirs, petits, hideux, ils font peur, fur-tout quand ils rient, ou quand ils pleurent. On eft affis au parterre, on y caufe comme dans la rue, on y vole les montres.

L'orcheftre, n'eft jamais d'accord. Le fouffleur ne fait pas lire.

Les prêtres, les moines & les religieufes vont au fpectacle & quelquefois, on voit dans la même loge des cocardes, des capuchons, un voile, une gorge nue, une guimpe, un plumet, des chapeaux ronds, des chapeaux plats & des chapeaux de fleurs.

Aucun coftume quelconque : les comédiens font fur le théâtre comme chez eux. Souvent Tancrede eft en vefte, Orofmane en redingotte, Zaïre en bonnet de nuit, Bazazet en habit noir & Titus en perruque.

Il y a très-peu d'actrices. des hommes rempliffent les roles de femmes & fouvent une heure fe paffe avant que la toile fe leve, parce que la duegne, la reine, la foubrette, ou l'amoureufe n'a pas encore la barbe faite.

Les tragédies efpagnoles font atroces : les dénouemens font d'une horreur dégoûtante : acteurs, actrices,

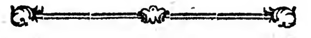
tout le monde meurt & meurt ſur la ſcene.

Le parterre & les loges ſont inexorables; on ſiffle à tout rompre. La garde crie, menace en vain : quelquefois même laſſe de crier elle ſiffle comme les autres.

Ni la jeuneſſe, ni la beauté, ne peuvent déſarmer la cabale. J'ai entendu ſiffler une actrice charmante qui ſe trouva mal & les huées continuerent hier depuis le commencement juſqu'à la fin ; tous les acteurs furent ſifflés hors un ſeul, fort mauvais pourtant mais fort vieux, que ſûrement on ne ſiffla point, par attention pour ſon âge.

Les comédiens peuvent jurer, témoigner en juſtice ; ils peuvent auſſi aller au ſermon, entendre la meſſe, faire leurs pâques, ſi cela leur plaît. Rien ne les diſtingue pendant leur vie, rien ne les flétrit quand ils ſont morts. Très-libre à Dieu aſſurément d'exercer ſur leur ame ſes jugemens & ſes ſentences, mais en attendant les Eſpagnols n'ont pas comme nous, la ſtupidité cruelle de refuſer à des cendres qui ne ſentent rien, qui ne voyent rien, des meſſes, un trou, une pierre & quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglois, vous faites mieux. Quand nous trainions à la voirie les reſtes inanimés de la belle le Couvreur, vous portiez à Weſtminſter & enterriez Mademoiſelle Ofield, entre Charles II & Malborough.



MON VOYAGE A LA TAVEYRA DE LA REINA.

L'ESSIEU a caſſé, j'ai été renverſé, quatre pouces de plus, je tombois dans un précipice, où je pourirois déjà.

J'ai fait la route avec *Dona Clara* la plus jolie perſonne de Madrid.

Pendant douze heures, j'ai eu ſous les yeux, ſous la main, le plus beau ſein de toute la Caſtille, de toute l'Eſpagne peut-être.

Hier en ſoupant, le pere de *Dona Clara* me recommanda ſa fille. A moi, à moi, me recommander une jeune perſonne! mettre la beauté ſous ma garde! Eh bien on ne riſque rien. La confiance d'un pere me déſarme, je deviens inſenſible, aveugle, muet: la

beauté ne me tente plus, ou du moins, ſi elle me tente, je ne le dis pas.

Cenſeurs ſéveres, dragons de vertu; feriez-vous mieux à ma place?



LA DOUANE, L'HOTEL DES POSTES, LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

LA Douane eſt un des bâtimens les plus beaux de Madrid; elle eſt bâtie depuis quinze ans : ce bâtiment conſtruit en pierre de taille, a dix-huit croiſées de face, douze portes & quatre étages.

On n'affranchit jamais les lettres. L'hôtel de la Poſte eſt immence, il eſt bien bâti & bien diſtribué : il étoit, dit-on, ſur le point d'être achevé, quand on s'apperçut ſeulement qu'on avoit oublié l'eſcalier, il fallut tout abattre & tout recommencer.

Le couvent de l'Eſcaleſſas eſt une abbaye de filles : ce monaſtere, qui ſervoit autrefois de ſerrail aux Rois, aux Infants, aux grands d'Eſpagne,

eft encore fameux, par les intrigues amoureufes de ces époufes de Dieu, qui très-fouvent, dit-on, font des enfans qui ne font pas de lui.



Des Vivres.

Les vivres ne font pas très-chers. Quatre perfonnes peuvent facilement fe nourrir avec fept francs par femaine.

Le mouton frais ou falé, bouilli avec des carottes, des oignons & des pois eft la nourriture ordinaire du peuple. Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieufe mille fois que tout l'or du nouveau monde; foit célebre à jamais, délicieufe, abondante & falutaire racine! pomme de terre! multiplies, croîs, germes par-tout, fois par-tout un figne facré, un figne vifible, qu'il exifte un Dieu, qui veut que tout le monde, ait ici-bas de quoi manger.





AUTO-DA-FÉ.

DEPUIS un fiecle les Auto-da-fé font affez rares, de tems en tems feulement, pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne fe rouillent pas, pour obtenir du ciel de la pluye ou du beau tems, les Efpagnols brûlent quelques forciers.

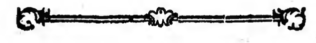
Il y a deux ans qu'on brûla à Séville une femme jeune & belle, convaincue d'aimer le diable & de favoir l'avenir par cœur.

Il y a vingt jours qu'un tailleur auffi forcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivieres.

L'inquifition qui choifit toujours le premier de l'an, pour faire exécuter fes arrêts, femble les offrir à Dieu pour hommage & pour étrennes.

C'eft dans l'églife des Dominicains, où fe lifent les fentences & les procès. C'eft à l'iffue d'un fermon qu'on traine le criminel fur la grande place, pour entendre la meffe, pour communier & pour être brûlé. On dreffe à cet ef-

fet un échaffaud, un autel, un bucher. *Ite, missa est*, fert de fignal pour jetter le malheureux dans le feu. On afperge le bucher, l'autel, la foule, le patient, on chante *le Miferere* : le bourreau difperfe les cendres, le faint office s'en retourne en chantant, & vingt mille ames ont regardé cet odieux fpectacle.



LEGENDE.

LA légende efpagnole fourmille de faints qu'aucun pays ne fête ni ne connoît.

Si l'on en croit la plupart des habitans de Madrid, tous ont un faint dans leur famille, & je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur ineftimable d'être, ou meres ou fœurs ou nieces d'un faint.

Bénoît XIV répétoit fans ceffe: *qu'on n'accufe pas Rome d'ouvrir au plus offrant les barrieres du ciel.* Rien au monde pourtant ne coûte plus cher qu'une canonifation & tout cet argent qui paffe à Rome, qui refte

à Rome est pour le pape ou pour les siens.

Soyez honnêtes gens, jamais saints, disoit souvent à ses enfans un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Boromée; *c'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille, c'est sa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.*

Heureusement depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis, depuis que des rois fainéans, vagabonds, ne vont plus chercher dans la terre sainte, le ciel, des indulgences, des images & la peste : les canonisations sont devenues plus rares.

On vient néanmoins de canoniser à Madrid un moine Hiéronimite, pour être resté trente ans dans sa cellule sans se peigner, sans se raser, sans sourire & sans parler.

Telles sont les vertus que le ciel recompense, tels sont les gens qu'il faut fêter, prier, invoquer, car depuis l'invention du ciel, je défie qu'on me cite pour saint un homme utile, un homme aimable, un homme enfin, dont j'eusse voulu faire mon ami.

Oui chaquefois qu'on trouve dans le calendrier les noms de Zenon, de

Léon, de Gorgon, de Pantaleon, on eſt tenté d'en déchirer les pages. Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de Rouſſeau ?

Martyrs, apôtres, vierges, confeſſeurs, ſaints de tous les tems, de tous les rangs, de tous les âges, vous froncez le ſourcil, je le vois. Quoi Rouſſeau pour confrere, Rouſſeau parmi nous, un ſaint de la communion de Geneve, un ſaint qui n'eut jamais ni ſcapulaire au col, ni chapelet dans ſa poche, ni images dans ſes heures : oui les Pacome, les Jérome, les Guillaume jeunoient, prioient, ſe taiſoient, ſe fouettoient ; mais qu'ont-ils fait, qu'ont-ils écrit pour le bonheur des hommes ?

Excepté la bible, l'imitation de J. C., qu'on mette en pieces tous les ouvrages de philoſophie, de pieté, de morale, qu'on conſerve uniquement les livres de Rouſſeau, qu'on les médite ſans ceſſe, on craindra Dieu, on adorera Dieu, on aimera les hommes.

Aimer & vouloir l'être, une bienveillance univerſelle (1), qui deſcende

---

(1) Il ne faut pas confondre cette bienveillance univerſelle, dont je parle ici, avec cette

de

de l'archange, de l'ange, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'oiseau, jusqu'à la mitte; ô mon Dieu! n'est-ce pas là ta morale? n'est-ce pas là le texte, le commentaire, l'abrégé, le premier mot, le dernier mot de ton évangile, ton évangile tout entier, tel qu'il est sorti de ta bouche, tel que tu l'as dicté & tel qu'on le trouve à chaque page de Rousseau?

Dans toutes ses œuvres, dans toute sa vie, au milieu de Paris comme à Clarence, dans son grenier comme dans le cabinet, comme dans les bras de Julie, c'est toujours le bon, l'aimant, le sensible, le bienfaisant Rousseau.

Don du St. Esprit! vertu sacrée, mine de jouissance, sainte humanité, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui mille fois heureux, seul heureux, plus heureux qu'on ne peut le comprendre: l'homme qui déteste, méprise l'or, crache sur un million, donne sans cesse son argent, ses habits, tout

---

sensibilité bannale, ces rapports généraux, cet égoïsme philosophique, qui, pour se dispenser d'aimer son pere, sa mere & ses enfans, aime en gros tout l'univers.

ce qu'il a : & ne met au plaisir ravissant de donner, d'autres bornes, que l'impuissance (1).

MAISON DES ORPHELINS.

CETTE maison n'est pas assez vaste pour contenir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les spectacles qui accuse le plus le cœur de l'homme, c'est un enfant nu, qui crie & pleure de faim.

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a deshérité personne, n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, devient, du moment qu'il respire, *propriétaire-né* de tout ce dont il a besoin. C'est une convention tacite entre Dieu, la Providence & les loix. Par négligence, par bêtise, par inconduite les pere & mere ont pu, ou ven-

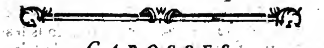
(1) On n'a pas assez cité le mot sublime d'Antoine après sa défaite : *Je n'ai plus rien dans le monde que ce que j'ai donné.*

dre, ou aliéner, ou dissiper leurs biens; mais un enfant avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun trafic, aucun échange, aucun marché. Vivre & n'avoir pas de quoi vivre implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde: *je consens à débrouiller le cahos, je consens à féconder le néant, à former, à animer l'homme, sous la condition expresse, qu'en naissant, il trouvera, dans son berceau, un billet à vue, signé* PROVIDENCE.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme des femmes ou filles qui se font avorter, &, tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les greniers, dans les caves de Madrid, une foule d'enfans, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre ou fouetter? Qui doit-on accuser?

Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, académiciens du monde entier! ne faites plus retentir vos salles de mémoires sur les monades, sur les atômes, sur la matiere subtile, globuleuse, cannelée, sur la marche du soleil, sur la forme de la terre. Et que nous importe à nous, à

vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, si la terre a la forme d'une orange, d'un bilboquet, d'un tambour? Faites raisonner les murs qui vous environnent des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a besoin de boire & qui va mourir faute d'avoir bu. Faites retentir vos salles des gémissemens d'une femme plus malheureuse que les lionnes qui, dans l'instant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.



CAROSSES.

C'EST depuis dix ans seulement qu'on commence à donner aux voitures une forme élégante. Ici les équipages sont traînés par des mules. Les grands d'Espagne & les titres de *Castille* ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs *tiros largos*) distinguent aussi les rangs. Le cocher est monté sur une mule. Chaque carosse a néanmoins son siege, mais ce siege reste vuide depuis que le cocher du comte duc *Olivarez*, menant

ſon maître, révéla un ſecret qu'il avoit entendu.

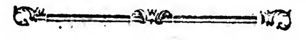


Rendez-vous.

C'est ſur les bords du Mançaranès, c'eſt au Prado, à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtreſſes. Pendant le jour les rendez-vous ſe donnent dans les temples : & ſouvent c'eſt ſur les marches qu'on a baiſées & où l'empreinte des levres paroît encore, qu'oubliant bientôt Dieu, la vierge & les ſaints ; vingt à trente couples d'amans s'embraſſent au pié de l'autel.

Que ceux qui propoſent d'ériger l'amour en culte, que ceux qui ont pénétré les goûts de l'Eternel, & qui ſoutiennent qu'il n'y a pas de ſpectacle, point d'harmonie plus digne de lui que le bruit des ſoupirs, le bruit des baiſers, les étreintes de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, une foule d'amans, qui, conduits par l'inſtinct, par une ſorte d'inſ-

piration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu & lutter avec lui, si l'on ose le dire, de grandeur, de bonheur & de puissance.



CHIENS.

LES chiens espagnols sont de la plus grande beauté. On en voit beaucoup d'aussi grands que des loups. Ils ont pour la plupart moins de mémoire, de nez, d'instinct, que les nôtres; ils ne sont ni doux, ni caressans, il ne s'attachent pas, rapportent mal, sont moins fideles & jamais chien espagnol ne mourut de douleur sur le tombeau de son maître. L'attachement de quelques Espagnols pour ces animaux va quelquefois néanmoins jusqu'à la frénésie. Je n'oublierai jamais comment Don Francisco P.... me reçut la premiere fois que j'allai le voir; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux; deux levriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, & trois braques à la porte y grattoient pour entrer.



EL PENSADOR, LE PENSEUR.

C'EST le nom d'un journal politique, qui s'imprime ici. Ceux qui aiment le galimathias, le bavardage & les ſpéculations vagues goûtent beaucoup ce journal, dont Monſieur Clavijo eſt le rédacteur.

Cet ouvrage ainſi que *le Mercure de France* s'imprime par ordre & ſous les yeux du miniſtère.

Il paroît encore à Madrid une feuille intitulée : *annonces*, *affiches : avis divers.* Cette gazette eſt un peu littéraire. On y trouve des calembours, des charades, des notices & des énigmes, dont le ſieur Clavijo eſt auſſi l'auteur.

Les journaux ont retenti pendant quelque tems de ce Monſieur Clavijo lors de ſon procès avec le ſieur Beaumarchais, qui tour à tour horloger, ménétrier, littérateur, avocat, banquier, libraire : a été en Eſpagne, en Angleterre & ailleurs le Mannequin du gouvernement.



Le Roi.

Le roi eſt adoré; c'eſt pour cela ſûrement qu'il ſe porte ſi bien. Rien n'eſt ſi ſain que d'être aimé



Prédicateurs de Place, Semaine Sainte.

Soir & matin, tous les jours & ſur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où monté ſur un banc ou ſur une pierre, il prêche, il fait pleurer la canaille & les paſſans.

La foule eſt quelquefois prodigieuſe: tant mieux pour les filous, tant mieux pour les catins: les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, & le ſermon finit par des vols, par des mariages & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathême &

de malédiction les pécheurs endurcis qui ne donneront rien.

Jamais on ne devineroit qui a dit à tous ces Saltimbanques les quolibets, les impertinences qu'ils débitent; il eſt inoui les détails dans leſquels ils entrent : s'ils prêchent la paſſion ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il ſemble qu'ils étoient là : ils ont tout vu, tout entendu retenu: ils donnent le ſignalement d'Hérode, de Ponce-Pilate : ils font le portrait de Marie, de Joachim, de la nourrice, de la ſage-femme : à les croire, ils ont cauſé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé, embraſſé l'enfant : à les entendre parler de Nazareth & du Tabor, on diroit que les rochers ſe ſont fendus, que le voile du temple s'eſt déchiré devant eux : à les croire on parieroit enfin qu'ils connoiſſent tous les coins, les recoins, les buiſſons du Liban, du Calvaire, qu'ils s'y ſont promenés, qu'ils y ont chaſſé & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a encore une ſemaine ſainte : toute la ville alors eſt tendue de noir; les ſpectacles ſont fermés, les caffés

ſont déſerts, le peuple remplit les égliſes, les carrefours ſont tapiſſés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on ſorte ou qu'on ſe mette à la fenêtre, on eſt ſûr de voir paſſer des croix qu'on traîne, des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui ſe fouettent & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, vêtus & coeffés d'une maniere ſi bizarre, qu'il ſemble qu'ils s'arrangent exprès, pour faire rire ou pour faire peur.

Auſſi long-tems que la paſſion dure, que les miſſionnaires prêchent : grands, Titulados, Hidalgos, bourgeois, &c. tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde eſt triſte : les femmes ſortent à pié, ſans panache ; ſans parure, ſans treſſe : des voiles ; des mantilles, des paquets de fichus cachent ſi bien le viſage, le ſein, la taille & les cheveux, qu'on ne ſait ſi l'on voit un homme, une femme ou un ſinge.

Mais à peine les miſſionnaires ſont hors des portes, que les ſpectacles s'ouvrent, les caffés ſe rempliſſent, les

voiles disparoissent, les fichus sont renfermés.

Et quel fruit peut-on attendre, en effet, d'un sermon, d'un prône ? Ce sont des hommes qui prêchent ! Ce n'est point à des hommes à prêcher. C'est aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir, le don de persuader. Sans les femmes tout savans, tout illuminés, tout éloquens qu'étoient les apôtres, jamais le paganisme n'eût été aboli, jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à des femmes, c'est à leurs genoux, c'est dans leurs bras que les premiers fideles, que les premiers chrétiens, yvres de foi, d'amour, de religion & de volupté, jurerent de croire à J. C., de l'implorer, de l'adorer & de mourir pour lui.

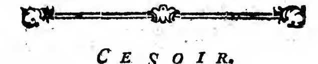
Si les femmes devoient consacrer désormais le corps & le sang du Sauveur, si c'étoit aux femmes à présenter à Dieu les offrandes, les oblations de son peuple ; si les femmes étoient chargées de nous administrer les sacremens, si l'on devoit rester durant quelques minutes, les levres collées sur la main, dont alors on recevroit l'hostie : matin & soir & partout, les temples, les sanctuaires seroient rem-

plis : plus d'incrédules, plus d'Athées & l'on verroit La Lande à genoux.



HABIT DU BOURREAU.

EN Espagne tous les bourreaux sont en uniforme : ce devroit être ainsi partout, il ne convient pas qu'un bourreau soit habillé comme moi.



CE SOIR.

IL a fait aujourd'hui une chaleur brûlante : il est sept heures, le disque du soleil s'aggrandit à chaque seconde : dans vingt minutes cet astre sera couché. Je suis au centre d'une plaine immense : tout est beau, tout est frais, tout est verd autour de moi : point de monts, point de nuages : la nature est toute belle, toute nue ; je la vois toute, je la regarde par-tout, je la touche par-tout.

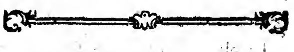
C'est dans une plaine, c'est le soir c'est au mois de Juin, c'est en Espa

gne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amans : c'est-là, c'est alors qu'elle étale, abandonne, prodigue tous ses trésors, tous ses charmes & qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.



POPULATION.

IL y a cent mille ames à Madrid. Les environs de la ville sont deserts : l'Espagne n'est pas peuplée, tant mieux. Le monde est plus complet ; il y a beaucoup d'hommes de trop, je le crois depuis long-tems & je le croirai tant que je verrai les hôpitaux remplis, de fainéans les bras croisés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de masque & des soldats faire l'exercice.



LEGS PIEUX.

TOUT le monde ici se fait enterrer en habit religieux : on habille les hom-

mes en capucin, les femmes en visitandine & les filles en sœur-grise.

Outre l'habit, on charge le mort de cordons, d'Agnus, de rosaires qu'on lui attache au col, au bras & dont on remplit ses manches, son capuchon, ses poches & son bonnet.

Barriolé des reliques, un Espagnol ne meurt pas tranquille : pour mourir en paix, pour mourir content, il faut encore qu'il fasse des legs. Aussi dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade : deux ou trois escouades de moines, quittent leur cellule & viennent tour-à tour monter la garde auprès de son lit. Là, les oreilles rebattues *d'enfer*, *de feu*, *de pénitence*, *de colere* : pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu & chasser le diable; le malheureux moribond dépense tout son bien en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels & meurt étourdi, fatigué, inondé de menaces, de prieres, de promesses de conseils & d'eau bénite.

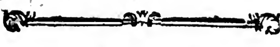
Le plus souvent, en Espagne, ce ne sont pas les médecins qui tuent leurs malades. Tel homme ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur bruit : une ou deux heures de sommeil pourroient

le guérir, mais pour ſon bien, il ne faut pas qu'il guériſſe, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure & qu'il meure comme un imbécile, comme un enfant avec un capuchon enfoncé juſqu'aux yeux, juſqu'aux oreilles.

Moines, moines déſormais reſtez dans vos cloîtres, ne venez plus hâter, attriſter nos derniers inſtans : oui c'eſt vous c'eſt vous qui conjurez, appellez la mort ; c'eſt vous qui triplez, centuplez l'horreur qu'elle cauſe, le mal qu'elle fait ; oui c'eſt vous, qui ſouvent nous faites mourir de la peur ſeul de mourir (1).

O mon Dieu ! quand tu voudras me défaire, défais-moi vîte, fais-moi grace de l'agonie, ne me fais point languir, écraſes-moi, je t'en conjure, écraſes-moi d'un coup de foudre que je meure ſans y penſer, &, s'il eſt poſſible, que je ſois mort avant de mourir.

(1) J'ai entendu dire pluſieurs fois à une très-jeune & très-jolie perſonne : *dans le danger d'une fiévre maligne, l'extrême-onction me cauſa tant de frayeur que j'en penſai mourir & j'en ſerois morte, ſans mon frere, qui tous les ſoirs venoit me faire des contes plaiſans.*

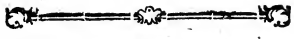


DETTES.

POUR douze francs, un débiteur en Eſpagne eſt traîné dans un cachot ; c'eſt le gouverneur de la ville qui ſigne l'ordre.

Si un ordre pareil ſe perdoit dans les bois & qu'un tigre l'y trouvât & le pût lire, ce tigre ne diroit-il pas : *mais ces hommes, que notre nom ſeul fait friſſonner, ſont mille fois plus féroces & plus cruels que nous.*

On lit, dans le voyage de *Jonathan Carver* dans l'Amérique ſeptentrionale, que les Indiens éloignés des colonies européennes n'ont jamais pu concevoir quel uſage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils s'ils ſavoient que la conſidération publique, la liberté & quelquefois même la vie d'un homme tiennent ſouvent à un écu.



BIBLIOTHÉQUE DE MADRID.

CETTE bibliothéque composée de quarante mille volumes à peu près n'a rien de remarquable, si ce n'est le très-grand nombre de ses manuscrirs, trouvés parmi les ruines d'Herculanum & apportés en Espagne par le Roi régnant..

Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemin, noircis, criblés, usés, écrits d'un seul côté. Il a fallu beaucoup de tems pour en déchiffrer quelques-uns : les savans espagnols sont bien longs, à nous faire part de ce qu'ils y ont lu.



LE COMTE D'ARANDA ET QUELQUES AUTRES HABITANS DE MADRID OU MINISTRES OU GÉNÉRAUX.

LE Comte d'Aranda est le seul homme peut-être, de qui la monarchie

efpagnole puiffe s'ennorgueillir à préfent. C'eft le feul Efpagnol de nos jours que la poftérité puiffe écrire fur fes tablettes. C'eft lui qui vouloit faire graver fur le frontifpice de tous les temples & réunir dans le même écuffon, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Pen & de Jefus-Chrift, c'eft lui qui vouloit faire publier depuis les frontieres de la Navarre, jufqu'aux extrêmités du détroit de Cadix, que les noms, *Torquemada*, *Ferdinand*, *Ifabelle*, feroient comptés à l'avenir au rang des blafphêmes; c'eft lui qui vouloit faire vendre la garderobe des Saints, le mobilier des Vierges, & convertir les croix, les chandeliers, les patennes, &c. &c. en ponts, en auberges & en grands chemins.

Don Antonio de Ulloa eft un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître & de qui je parle ici par juftice, par reconnoiffance & par refpect.

M. le Comte D.... a le défaut de ne faire attention qu'aux perfonnes, qui lui plaifent & de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de Miniftre plus

populaire que le Comte de F..... le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher & lui dire à l'oreille, ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime par-dessus tout, le Général G.... c'est un des meilleurs hommes qui ayent existé, je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main & l'aider à marcher.

Le Duc de M.... jouit ici de la plus grande réputation, il peut la mériter, je n'en sais rien; mais je lui ai ouvert mon cœur & je m'en suis repenti.

Le Marquis de C.... sordidement avare, a bientôt soixante ans & , depuis qu'il est au monde, n'a encore rien donné.

FILLES PUBLIQUES.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents Catins s'emparent des rües de Madrid.

Teint brun, joli pied, cheveux noirs, grands yeux, petite bouche, bien coupée, bien bordée, bien rose,

vous féduit, vous fuccombez, vous montez & defcendez, dit-on, malade.

Rien ne furpaffe, à ce qu'on affure, la féduction des courtifannes efpagnoles : quel dommage que ces femmes foient fi fufpectes & qu'elles vous tuent fouvent en voulant vous faire plaifir !



CHANOINES.
L'ANGELUS.

SI le bonheur de la vie confifte à être oifif & riche ; les Chanoines de Madrid font les hommes les plus fortunés de la terre. Il eft vrai qu'ils doivent fe rendre au chœur à quatre heures du matin, mais tous les jours, ils ont foin de faire retarder l'horloge & quand quatre heures fonnent, il en eft fept.

Jamais ni la race de Moyfe, ni les enfans d'Abraham, ne marquerent leur fabat, par une immobilité fi totale, que celle qui glace les Efpagnols auffitôt que l'Angelus fonne. L'Angelus fonne le matin à cinq heures & le foir à fix : alors perfonne ne bouge, tout le monde fe tait, tout le monde prie & fait fa cour à la Vierge.



CIMETIERES.

EN me promenant aux environs de Madrid, j'ai vu des cimetieres qui m'ont beaucoup plu, un entr'autres.

Ce cimetiere tient à l'églife, il eft fur une éminence, il eft entouré d'une clair-voye, c'eft un quarré parfait, un ruiffeau coule dans le milieu; le fol eft couvert de violettes, de jafmins, de rofes & autres fleurs qui naiffent fans culture. On y a planté des pommiers: des milliers de moineaux font perchés, font nichés, font l'amour fur les branches: les pommes font excellentes. Les arbres, le ruiffeau, l'ombre, l'éclat des fleurs, l'odeur des rofes, tout rappelle ces jardins, ces berceaux délicieux, ces prairies fortunées où, felon les anciens: les ames vertueufes rient, s'amufent & danfent pendant toute l'éternité.

Si jamais je m'établis en Efpagne, c'eft pour y mourir, c'eft pour être enterré dans un cimetiere de village; c'eft afin de pouvoir dire en expirant;

„ quand mes enfans iront pleurer fur „ ma tombe ; ils trouveront de l'om„ bre, ils pourront cueillir des rofes, „ faire des bouquets, s'affeoir au bord „ de l'eau & manger des pommes „.

Non, non pourtant, je veux refter en S..... je veux mourir en S..... je veux mourir à......, je veux ma chere K***, qu'on m'enterre à côté de toi.



HOPITAL DES FOUS.

L'AMOUR, la jaloufie, la religion, les coups de foleil peuplent cet hopital.

La folie efpagnole eft une démence tranquille. Sur cent fous à-peu-près enfermés dans les petites maifons de Madrid, trois feulement font furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un fingulier genre de folie ; il a pris fon nom en horreur ; la premiere fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc en ciel teignent fon vifage, tour-à-tour & dans l'inftant : fi on continue à l'appeller, il grince des dents, il écume, roule

les yeux, mord ses barreaux, se jette par terre en poussant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu à-peu, il pleure, il paroit confus, étonné de son état, de sa fureur, il va se coucher, il s'endort & à son reveil, il a tout oublié, il n'est plus fou, & parle raison (1).

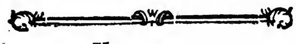
Personne encore n'a eu l'idée d'aller transcrire & de faire un recueil de ce que l'ennui & les momens de raison, ont pu faire crayonner à un fou sur les murs de sa loge. Dans ces cerveaux autrement organisés, que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, heureuses, hardies, extraordinaires, des extravagances sublimes; on pourroit grossir le volume de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélerat, sa conscience frappée du sentiment de son crime, la crainte de la vengeance suprême, l'obscurité profonde, la solitude entiere, le silence total de son cachot, les tiraillemens du remords, pourroient

(1) C'est du concierge de qui je tiens ces détails, je n'ai pas été tenté de tourmenter ce malheureux en l'appellant par son nom.



électriſer, allumer ſa tête, & la remplir d'idées, qu'avoueroit un génie.

Dès demain qu'on commence ce recueil. Cette propoſition paroîtra biſarre, n'importe, qu'on eſſaye, il feroit plaiſant de voir ſortir un traité de raiſon de ſageſſe & de morale, des cachots & des petites maiſons.



HOTELS.

L'ESCALIER, le veſtibule ſur-tout eſt toujours en Eſpagne la plus belle partie de la maiſon.

Le ſallon eſt meublé d'images; de carreaux de glaces; de fauteuils fort bas & de chaiſes fort baſſes le reſte de l'hôtel eſt garni de morceaux de miroir, de lambeaux de tapiſſerie, de ſouricières & de toiles d'araignées.

Quelque riche que ſoit un Eſpagnol il ne poſſede jamais qu'un lit, & ce lit encore eſt un lit titulaire, un lit de parade ſi on peut le dire, où perſonne ne couche. Monſieur dort ſur un grabat, madame ſur le même ou ſur un autre, les enfans dorment ſur des nattes, les domeſtiques par terre, l'été dans

dans la cour, l'hyver à l'écurie; les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles.

Les hôtels à Madrid ſont immenſes. Les appartemens ſont ſi vaſtes, ſi triſtes qu'il faudroit pour les égayer, pour les remplir, y donner du matin au ſoir, bal & concert.



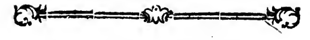
PAUVRES HONTEUX.

ON compte à Madrid trois mille pauvres honteux; on ſait leur nombre, on ſait leur nom, on ſait où ils demeurent & néanmoins ils reſtent pauvres.

Chaque fois que midi ſonne & qu'on ſonge, que des milliers de malheureux ne dineront pas faute de pain, cela fait mal, on n'a plus faim & ſoi-même on ne peut pas dîner.

Si j'étois riche j'aurois toujours à ma table vingt à trente pauvres, que je nourrirois juſqu'à ma mort.

Si j'étois roi, & que dans une de mes villes, quelqu'un mourut de miſere, je ferois aſſembler tous les riches & les ferois decimer.



Le Fandango.

Ni ces Pyrrhiques voluptueuſes tant courues des Romains, ni ces Pantomimes dont parle Homere, ni ces danſes des Saliens tant célébrées par Denis d'Halicarnaſſe, n'approcherent jamais *du Fandango.*

Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, ne verroit pas danſer le Fandango, ſans deſirer, ſans ſoupirer, ſans être ému & ſans donner au diable, ſon cilice, ſa diſcipline, ſon chapelet & ſes ſandales. Mais il faut que le Fandango ſoit bien danſé, il faut qu'il ſoit danſé par Julie F . . . , dont la tête, les bras, les piés, tout le corps, ſemble quand elle danſe, ſe mouvoir exprès, pour exciter l'étonnement, l'admiration, le trouble & la volupté.

Le *Fandango* eſt très-ancien : tous les caſuiſtes ne ſont pas d'accord, mais pluſieurs aſſurent, que ce fut *le Fandango* que David danſa devant l'arche.

Quoiqu'il en ſoit cette danſe eſt fort ancienne, outre que Pline en parle fré-

quemment dans ses lettres, Callimaque assure dans son hymne sur Delos, que Thésée en étoit passionné.

L'Espagne n'est pas le seul pays où *le Fandango* soit en usage, on le danse beaucoup à Smyrne, dans l'Asie mineure, en Géorgie, à Cachemire surtout, où les dames aiment beaucoup la danse.



SAVANS.

MADRID est peuplé d'hommes studieux, de régents, de pédants, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés sans relâche à compulser, à resouder, à extraire de gros livres & à noircir du papier blanc.

Ce n'est pas que de tems en tems, il ne naisse en Espagne des hommes de génie, mais l'instant de leur naissance est regardé comme une calamité publique, mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'insectes venimeux, qu'un génie naissant est pour ainsi dire, un *enfant mort-né.*

Dans ces contrées si riantes, si ferti-

les, ſous un ciel toujours éclatant, toujours embaumé, toujours beau, tout génie eſt un monſtre ; on ne veut pas qu'il vive, on ne veut pas qu'il grandiſſe, on l'étouffe avec ſes langes, on ne laiſſe vivre, on ne laiſſe croître, que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or & l'âge d'argent ſont paſſés & malgré nos découvertes brillantes, notre âge eſt l'âge de la *médiocrité*. L'enceinte de la *médiocrité* eſt immenſe : toute la génération préſente eſt là, il faut y reſter, ſous peine d'être regardé comme un météore ſiniſtre, ſous peine d'être pourſuivi, enfermé, enchaîné comme un animal furieux.



GARNISON DE MADRID; TROUPES ESPAGNOLES.

LA garniſon de Madrid doublée depuis la derniere révolte (1), con-

(1) Le peuple ſe révolta parce que le roi aimoit, dit-on, la marquiſe de Squilace.

ſiſte maintenant en dix mille hommes.

Des habits ſales déchirés, remplis de taches, des cheveux ſans poudre, des cadenettes mal-faites, des queues inégales, des catogans inégaux ôtent aux régimens eſpagnols tout le charme du coup-d'œil.

Impaſſible comme ſon fuſil, le ſoldat eſpagnol a la réputation de ſupporter ſans murmure & très-long-tems, le chaud, le froid, la fatigue & la faim; il paſſe en outre pour bien ſoutenir le premier choc, mais auſſi-tôt qu'il voit ſon ſang couler, ſon camarade tomber mort, on l'accuſe alors de perdre courage, de quitter ſes rangs & de recommander ſon ame à Dieu: voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de Ramillies, voilà ce qu'il fit dans le Milanez, en Hollande & dans le Parmeſan.

Chaque régiment a ſa muſique, il ne ſeroit pas aiſé néanmoins de trouver à Madrid, un tambour qui batte en meſure, un trompette qui ſonne juſte, un hautbois qui joue en cadence. Les Eſpagnols n'ont point encore ſongé à l'influence d'une bonne ou mauvaiſe muſique ſur le ſort des ar-

mes (1), ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des tambours & des fiffres sans oreille ont coûté la vie, ils ne savent point, que si le roi de Prusse dût une partie de ses succès à ses marches rapides, à ses généraux (2), au choix de ses campemens, il doit les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgau, à ses trompettes, à ses clairons, à sa musique allemande dont le caractere vraiment guerrier, va chercher l'ame, l'ennivre, l'embrase & la dispose à s'en aller, à nous quitter sans regrets.

Il m'est égal, m'a dit vingt fois un dragon du régiment de Penthievre, de rester sur le champ de bataille, pourvû que j'y tombe & que j'expire au bruit du tambour.

---

(1) Si lors du siege d'Argos, Démétrius avoit eu de bons trompettes dans son armée, Argos eut été prise, les Argiens vaincus, leurs murs eussent été renversés, leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t il manqué à Geneve que des musiciens d'accord, peut être Geneve .... mais ce fut une tempête dans un verre d'eau, c'est maintenant *un pot de chambre cassé* .... n'en parlons plus.

(2) Sur tout à son frere Henri.

Le ſoldat Eſpagnol déſerte rarement: outre qu'il eſt paſſionné pour ſa religion, qu'il aime ſa patrie, qu'il eſt fait à ſon climat, il ſait qu'aucune puiſſance ne le payeroit mieux & même auſſi bien.

A la propreté près, la diſcipline Pruſſienne a franchi les Pyrenées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de ſabre & de coups de bâton. *Si tu bouges, je te fends en deux*, diſoit, il y a quelques jours, un ſergent, à un ſoldat qui bougeoit: je l'ai entendu.

Les peines militaires ſont les mêmes qu'en France.

Un ſoldat qui manque à l'appel, eſt appointé de garde, il vaudroit mieux le priver, ce ſemble, de l'honneur de la monter.

Les *paſſe-droits* ſont très-rares: les grades s'accordent à l'ancienneté, à l'expérience, aux cicatrices; en Eſpagne, point de *Colonels enfans.*

On pend tout ſoldat qui s'endort en faction; l'homme éveillé qui a fait cette loi ne ſavoit pas ſans doute, que le ſommeil eſt le beſoin le plus impérieux, & un acte auſſi indépendant de la volonté de l'homme, que le batte-

ment de son cœur & la circulation de son sang ; il ne savoir pas, que punir un homme, qui s'endort, c'est le punir de respirer.

Ailleurs aussi on ne dort pas impunément : pendant les grands froids de l'année derniere, un soldat s'endormit dans sa guérite ; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres, & l'on ne veut pas qu'un soldat se marie ; on ne veut pas que ceux qui contribuent à la gloire de l'état, contribuent à sa puissance ; on ne veut pas que cette classe d'hommes, qui périt par les guerres, les travaux, la peine & qui a besoin d'être renouvellée tous les vingt ans, laisse des enfans après elle.

Moi, je n'y entends rien, qu'un homme de l'art dise son avis, mais il paroît qu'un régiment ne devroit jamais changer de garnison, il semble qu'on devroit changer la destination des casernes & faire marier chaque soldat avec la fille ou la servante de la maison, où son billet l'envoye loger.

Qu'on ne croye point que les plaisirs de l'amour, ôtent les forces, énervent

le courage ; qu'on ne croye plus qu'il n'y a nulle convenance entre des casques & des fuseaux ; entre des jupes & des cocardes, entre des fusils & des rubans. Qu'on ne croye plus, que le bruit des armes, les cris des enfans, les chansons des nourrices, s'accorderoient mal : les trois cents Spartiates qui défendirent les Thermopyles avoient chacun, femme & enfans ; tous les Grecs, tous les Romains qui combattirent à Marathon, à Pharsale, étoient ou amoureux, ou promis, ou mariés, ou prets à l'être.

Autrefois des femmes charmantes accompagnoient les troupes. Brantôme dit qu'à la suite du duc d'Albe, que Philippe II envoya en Flandres contre les rebelles (1), il y avoit quatre cents femmes à cheval & huit cents à pié, toutes également belles (2).

Si ces exemples ne suffisent pas, qu'on ouvre l'histoire sainte, qu'on parcoure le livre des Rois, on y verra

---

(1) Connus dans l'histoire sous le nom de *GUEUX*.

(2) La *Motte Messemé* parle de ces femmes avec beaucoup plus de détail que *Brantôme* : on peut consulter les honnêtes loisirs *de la Motte*, &c. *liv.* 1. *à la fin.*

David, pour l'amour de la belle Michol, s'engager d'aller couper.... les oreilles à deux cents Philiſtins (1).

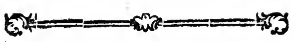
Qu'on liſe Xenophon : il nous apprend que les Lacédémoniens étoient dans l'uſage de mener à la ſuite de leurs armées, une troupe de jeunes gens qu'on appelloit τῶν ερμεῶν σιφῶ- (*la bande amoureuſe*).

Dans tous les pays, dans tous les tems, l'amour eut ſes héros, ſes victimes, ſes martyrs; *mes amis*, *mes amis*, diſoient en engageant le combat, les généraux Sarazins : *voyez ces belles filles ; voyez leur taille, leurs yeux, leurs cheveux, leur ſein : combattons, mourons, volons rejoindre ces belles Houris : allons expirer, renaître, mourir, nous nourrir & vivre éternellement dans leurs bras de baiſers, de careſſes, d'amour, de ſorbet* (1) *& de plaiſir.*

---

(1) Non habet rex ſponſalia neceſſe, niſi tantùm centum præputia Philiſthinorum, ut fiat altio de inimicis regis. *Lib. I.*"

(1) Breuvage compoſé de citron, de ſucre & d'ambre.



BARBIERS.

JE viens d'être raſé par un original, il parloit, il chantoit, il faiſoit en me raſant des grimaces affreuſes. Encore s'il m'eût bien raſé, s'il m'eût raſé vîte ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure.

Quand Martial a dit : *mon barbier me raſe ſi lentement, qu'en me raſant d'un côté, ma barbe repouſſe de l'autre ;* ſûrement Martial étoit raſé par un barbier Eſpagnol.

Dans quelques provinces d'Eſpagne, ce ſont des femmes qui raſent, ce devroit être ainſi par-tout : la main ſouple, chatouilleuſe & poteſée d'une femme, eſt plus propre que les nôtres, à ſavonner les mentons, à tenir le raſoir & à couper la barbe de près.

Sous les rois de la premiere race, les femmes raſoient en France. Le premier jour de ſes noces, une femme devoit faire la barbe à ſon mari, c'étoit ſtipulé dans le contrat de mariage. Cet uſage qui s'eſt conſervé juſqu'au regne de Childeric III, s'obſerve en-

tore de nos jours, parmi les habitans de la presqu'isle orientale de l'Inde.

Chez les anciens les femmes rasoient & cette fonction avoit quelque chose d'auguste, qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle & tendre Pénélope s'efforçoit d'écarter ses soupirans & prioit pour le retour d'Ulisse : *aussi-tôt son retour, je vous promets :* disoit-elle aux dieux, *de faire la barbe à mon mari.*



DÉVOTS.

QUELQUE fanatiques que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions, de bénédictions, les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici, comme par-tout, la dévotion est le pis-aller des vieillards, des ambitieux détrompés, des femmes âgées, qui offrent à Dieu les restes du Diable.

En Espagne, comme ailleurs, les dévots & les dévotes sont inhumains & cruels.

« Montrez-moi, disoit un natura-

„ liste, la dent de tel ou tel animal ;
„ & je vous dirai s'il est doux ou carnacier „.

Dans tous les pays, on pourroit dire, à l'exemple de ce naturaliste, " dites-„ moi le degré de dévotion d'un tel „ homme, & je jugerai à quel point „ il est méchant „.

Pendant mon dernier séjour à Geneve, mon appartement touchoit à celui d'un prince Palatin, qui prioit sans cesse, avoit des visions & fondoit en larmes, en pensant que Dieu étoit mort pour lui ; & cet homme qui ne mangeoit rien, qui prioit tant, se pâmoit d'impatience, de fureur & devenoit pâle, cramoisi, bleu de colere, en battant ses valets.



PERROQUET.

CATHERINE de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, repetoit tout, parloit & prononçoit aussi bien qu'un homme, c'étoit quelquefois à s'y tromper (1).

(1) Je connois une dame à Paris qui a accom-

Le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux, je crois ; il a retenu une foule de choses, un nombre incroyable de contes, d'anecdotes, qu'il débite, qu'il articule sans hesiter. Il parle espagnol, il écorche le françois, il sait quelques vers de Racine, le *Benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente, j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres : lorsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point, il dit tout ce qu'il sait, il apostrophe tous ceux qui passent (excepté les femmes (1), il parle politique. Tout-à-l'heure je riois aux éclats, en l'entendant parler du bombardement d'Alger. Je meur de peur qu'on l'ait écouté : si on l'a entendu :

---

tumé son perroquet à se mêler à la conversation, à rire, à chanter & quelquefois même à unir sa voix à la sienne.

(1) Le perroquet a passé, de tout tems, pour aimer beaucoup les femmes. A Nancy j'ai vu & entendu un perroquet jurer toujours & herisser ses plumes à l'aspect de son maître, changer de ton, à l'arrivée de sa maîtresse & solliciter ses caresses par des accens doux, timides & à demi étouffés.

je ſuis certain ; que la garde va venir l'enlever.

Toi qui refuſois de l'intelligence aux bêtes, Firmien Lactance reviens au monde, viens chez moi, entends, écoute mon perroquet & tu feras confondu.



Nourrices.

Ce n'eſt que parmi le peuple & le bourgeois que les femmes ſont dans l'uſage d'allaiter leurs enfans : les riches Eſpagnols envoyent les leurs à la campagne.

Mille voix ſe ſont élevées contre cette coutume ; l'éloquent auteur d'Emile a fait tonner la ſienne juſqu'au bout de l'univers, mais avouons qu'il a un peu chargé le tableau : avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ſes devoirs, il en eſt mille qui les ont remplis & les rempliſſent chaque jour avec exactitude & courage.

Les anciens étoient plus juſtes, ils regardoient l'emploi des nourrices comme une fonction ſacrée. Les nourrices

avoient un rôle ſur leurs théâtres, une loge diſtinguée à leurs ſpectacles, la premiere place à table. Imitons les anciens, honorons cette claſſe de femmes, qui depuis des ſiecles, ſont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes : lien qui fait circuler ſous le chaume une partie du ſuperflu des riches, lien qui fait naître une eſpece de parenté ſécondaire entre une payſanne & ſon nourriſſon.

Loin donc d'engager les meres à nourrir leurs fruits, ſollicitons-les au contraire, à les envoyer dans les campagnes. Là ils ſuceront un bon lait, reſpireront un air pur, paſſeront les premiers inſtans de leur vie dans la cabane du villageois, ils joueront avec ſes enfans, ils ſentiront qu'ils ſont nés égaux & contracteront de bonne heure avec eux l'obligation ſacrée de les plaindre, de les chérir & de les ſoulager.

Des Rues.

Toutes les rues de Madrid ſont fort larges, bien percées, bien ali-

gnées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir paré de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carosses, la manie d'avoir équipage est, à proportion gardée, aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris, mais graces aux trottoirs qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.



L'IN PACE.

Ce n'est point une fable : ce supplice existe dans les cloîtres Espagnols. L'*in pace* est un trou : avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait mettre sur la sellette, on lui lit sa sentence ; après qu'il l'a entendue, on le mene processionellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encensoir. On chante *le libera*, on asperge, on encense le criminel, on lui donne un pain, un pot-à-leau, un chapelet, un cierge béni ; on le descend dans l'*in pace*, où bientôt il meurt de désespoir & de rage.

L'*in pace* eſt un ſupplice ancien ; il étoit en uſage parmi les Perſes Cambiſe fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). les Grecs connurent l'*in pace* : Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le ſupplice des Veſtales. Tite-Live, dans ſa premiere Décade, Plutarque, dans la vie de Numa, Aulugelle, dans ſes nuits, & Philoſtrate dans l'hiſtoire d'Apolonius, nous ont conſervé une deſcription très-longue de cet odieux ſupplice.



DES IMPOTS.

RIEN de plus multiplié, de plus exhorbitant, de plus mal aſſis, que les impôts qu'on paie en Eſpagne : rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la maniere dont on les perçoit. Depuis longtems on tâche d'y remédier ; c'eſt en

(1) Pour s'être fait aimer de la princeſſe Amytis. Voyez Hérodote.

(2) Dans ſon premier dialogue, qui à pour titre, Entyphron.

vain : les projets qui naiffent en foule ; reftent tous fans exécution , le peuple eft malheureux & le roi fe plaint toujours de n'avoir pas affez d'argent.

Les fouverains reffemblent un peu à des enfans : jamais les uns n'ont affez d'or, jamais les autres affez de joujoux.



TABAC D'ESPAGNE.

ICI, on defire du tabac de France ; pour s'en procurer, on s'expofe à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Efpagne ; tel eft l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'eft que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il foit, il eft pur du moins ; & le tabac d'Efpagne ne doit fa ténuité & fa couleur, qu'au *rubrica*, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau, n'eft pas encore bien démontrée.

❋



LAINES.

De toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures, sans contredit, sont les laines d'Espagne, qui sont en effet plus fines, plus soieuses & plus propres à se feutrer au foulon, que toutes celles du reste de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne sont pas également belles. On en distingue de plusieurs sortes, qui different entr'elles par leur qualité, par le numéro des *piles*, & par le nom de ceux à qui elles appartiennent.

Les premieres *piles* sont les *Segovies Léoneses* au nombre de vingt-cinq, connues sous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre sont les laines de l'*Infantado de l'Astrie*, celles des *trois couvens de l'Escurial*, de *dom Bernardin Mendez*, & de *dom Joseph de Vittoria*. Année commune, il se débite environ quatre-vingt quinze mille *arobes* de ces laines. L'*arobe* pese 25 livres.

Ces *piles* sont destinées pour les plus belles draperies, & servent à fabriquer nos plus beaux draps.

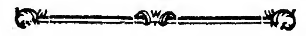
Après ces *Léonéses* viennent *les Ségovianes*, qui sont un peu moins belles, on les distingue par les noms des pays, des jurisdictions, & même des lavoirs dans lesquels elles sont lavées. Les plus fines sont celles qu'on nomme *Cavalieres*. Il y a encore en Espagne beaucoup d'autres especes de *piles*, d'une qualité médiocre.

Les royaumes & les provinces dans lesquelles on trouve les plus belles laines, sont l'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la haute & basse *Andalousie*, la *Castille* & la *Navarre*.

En France il existe un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'est le climat qui donne aux laines d'Espagne, cette finesse & cette blancheur que nous admirons, comme si les moutons d'Espagne, transportés dans différens pays, y étoient dégénerés (1).

(1) Les Suédois ont transporté chez eux des bêtes à laine de la plus belle espece, & leurs soins ont tellement triomphé des obstacles, que le climat de la Suede apportoit au succès de leur entreprise, qu'ils n'ont rien à envier à cet égard à l'Espagne.

La maniere dont les Eſpagnols élevent leurs troupeaux, (ce que les François pourroient fort bien imiter) eſt la ſeule & unique cauſe de la perfection de leurs laines. Les autres nations ont cultivé avec ſuccès toutes les ſciences & tous les arts, excepté l'art du berger ; les Eſpagnols au contraire, ont tout négligé hors cet art là ; & l'on retrouve encore en Eſpagne les veſtiges de cette vie paſtorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.



De la Vierge.

A Tous les coins, dans toutes les maiſons de Madrid, on voit la ſilhouette, la gravure & le portrait de Marie.

Il eſt inoui la conſommation de feuilles & de fleurs qu'on fait ici pour couronner la Vierge ; il eſt inoui la quantité de mains occupées ſans relâche, à monter ſes bonnets, garnir ſes jupons, peindre ſes rubans, & broder ſes manchettes.

Chaque Eſpagnol regarde la Vierge comme une parente, une maîtreſſe, toujours prête à l'écouter, toujours occupée de ſon bonheur. Auſſi le nom de Marie, paſſant ſans ceſſe de bouche en bouche, eſt mêlé à tous les complimens, à tous les ſouhaits.

En parlant, en écrivant, c'eſt toujours la Vierge qu'on prend pour garant, pour témoin. C'eſt au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille aime ſon amant, reçoit une lettre, fait la réponſe, donne de ſes cheveux, envoie ſon portrait, accorde un rendez-vous ; & c'eſt vers la Vierge enfin que s'échappent toujours le premier ſoupir, le premier cri & le premier *corazon*.

Corazon ! corazon ! eſt l'exclamation des Eſpagnoles, chaque fois que l'amour les livre aux embraſſemens de leurs époux.



Langue Espagnole.

JE puis me tromper, je crois pourtant & j'aſſurerois que l'eſpagnol eſt la

plus belle langue qu'on parle ſur le globe.

Charles-Quint diſoit : *l'eſpagnol eſt la langue des dieux.* Charles Quint avoit raiſon. Oui, cette langue vient du ciel ; oui, c'eſt la langue *maternelle* des anges ; oui, c'eſt la langue favorite de Dieu : on reconnoît ſa ſource divine à ſa douceur, à ſes images, à ſes finales harmonieuſes & ſonores.

De tous les dialectes eſpagnols, le caſtillan eſt le plus elliptique, le plus figuré, le plus paſſionné. Les tropes de toute eſpece, les images, les exclamations, les ſermens animent, échauffent ſans ceſſe la converſation d'une caſtillanne.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toſcane, d'une Bolonoiſe. Il faut entendre parler une Eſpagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en ſoit aimé, qu'elle ſoit jolie : tous les mots qu'elle prononce ſe gravent dans la mémoire, & laiſſent dans l'oreille un ſon ſi doux, ſi mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus. O merveilleuſe & puiſſante magie de la voix d'une Femme ! Plus de cent hommes à Madrid m'ont parlé, m'ont bien

bien parlé ; j'ai bien écouté, jamais je n'ai rien retenu, & la minute d'après, j'avois tout oublié.



FAUTES PERSONNELLES.

UN homme bien né m'écrivoit avant-hier : *Monsieur ayez pitié de moi ; prenez-moi à votre service ; il faut que je m'expatrie, il faut que je serve, parce que mon oncle, négociant à* BUENOS-AYRES, *vient d'y être pendu.*

On a dit mille fois, on a écrit dans toutes les langues, on a répété à tous les souverains, *les fautes devroient être personnelles*, tous les ordres de la société le desirent, & jusqu'ici néanmoins, le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la justice n'a pas assez d'une victime, si le supplice d'un seul ne frappe point assez la multitude, si du haut de la croix d'où l'opinion, chaque jour, nous immole l'un après l'autre, nous n'avons pas le courage de réclamer, de nous liguer contre les arrêts

de cette opinion, que la honte au moins ait un effet rétroactif; que la honte, au lieu de descendre à la génération qui suit, remonte à la génération qui précede; & qu'au lieu de flétrir les enfans, elles flétrissent leurs ancêtres. C'est le sang de nos peres qui coule dans nos veines, ce sang, pour ainsi dire, est complice de nos crimes, & la postérité qui n'étoit pas, n'est point coupable, il est injuste de la punir, il est injuste de perpétuer sur elle l'opprobre qu'elle n'a point mérité.

Et dans quel code, & à quelle page avons nous lu: *il faut que la honte soit héréditaire*; quel est le peuple qui a fait comme nous?

Chez les Romains, chez les Sarmates, chez les Vandales, parmi ces nations belliqueuses, tout finissoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéiene, tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre, tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache à leurs parens.

Et ce préjugé du sang eût été excusable parmi les Romains, qui avoient le tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains,

dire aux peres, aux familles : vous aviez le droit de punir vos membres, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Quoi, flétrir des enfans avant qu'ils soient nés ! Brisons le pacte honteux, le pacte bizarre que nous avons contracté avec l'opinion, rétablissons ces malheureux dans l'estime de l'univers. Les Anglois nos voisins, n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre où le lord-maire & le vice-roi d'Irlande auroient épousé sans répugnance la fille, la niece de *Malagrida*, en Angleterre où j'aurois pu dire sans baisser les yeux : *Cartouche est mon pere, Dodd est mon cousin ;* en Angleterre enfin, où les fautes sont personnelles, souvent le même char traîne à Tyburn un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur, & le lendemain à la bourse, au spectacle, au cabaret, on félicite les parens des coupables dont la mort va rendre ses concitoyens plus sages.

Loin que le supplice de la corde soit regardé à Londres comme une chose honteuse, les Anglois invitent leur famille à leur exécution. Il y a quelque tems qu'un officier de milice fut

condamné à mort pour crime de faux, & la veille il écrivit à ses parens : *Demain, lundi 4 du mois, je serai pendu, venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire : extraordinaire, pourquoi ? Dans tous les pays du monde ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : *Pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin ?* Que pourroient-ils répondre si on leur disoit : *Félicitez-vous au contraire, votre parent vient de se rendre utile ; son supplice est un conseil, une leçon pour sa patrie ; sans cela peut-être il n'eut jamais servi à rien ; sans cela il eut été inutile qu'il vint au monde ; son supplice excuse sa vie, & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*



MONOIES.

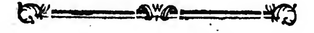
LES banquiers gagnent beaucoup sur le change. Le commerce des piastres est immense, les juifs établis à Bayonne, ne font pas d'autre négoce.

Un étranger a beaucoup de peine à fe faire aux différentes monoies d'Efpagne, elles ne font nulle part auffi multipliées.

Une feule monoie fur le globe arrangeroit beaucoup de monde, & préviendroit une foule de friponeries. Le foleil qui anime tout, qui éclaire tout, & qui eft le trait le plus faillant, le plus marqué de l'univers, devroit fervir, fi je ne me trompe, d'empreinte univerfelle.

Les Efpagnols comptent toujours par *maravedis*; il en faut 63 pour faire un *real de plata*, 504 pour une piaftre, & 2016 pour une piftole. Cette petiteffe du maravedi embrouille le calcul.

Cette monoie eft très-ancienne : elle étoit en ufage du tems des Goths; elle valoit alors le tiers d'un *réal*, & par conféquent douze fois plus qu'aujourd'hui.



TÊTE PARLANTE.

ON montre ici une tête qui articule parfaitement; on ne perd pas une fyl-

labe, nulle vibration, nul tintement; nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots; cette tête enfin parle & prononce aussi bien que nous. On l'a dit déjà, on le répete; l'homme est un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, souvent il fait mieux qu'elle. L'espece humaine avoit reçu seule le droit de parler; tout, excepté l'homme, devoit se taire dans le monde; maintenant, le bois, le marbre, & l'airain parlent; bientôt mon chien parlera.



PAIN.

LA farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait en général du pain cassant, mal lié, qui seche & ne vaut rien au bout de deux jours,

La farine d'Andalousie & du royaume de Valence passe pour être plus pesante, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à San-Lucar de Ba-

rameda, on mange du pain délicieux qui tout sec, tout dur qu'il devient, fait de bon chyle & a bon goût.

Le calife Aaron Raschild (1), si connu par son amour pour les arts, & pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne, au royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain, ce n'est pas du pain, c'est du gâteau, on jureroit qu'on y a mêlé de la crême, des œufs & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie. L'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit sûrement pas le pain de Horiguela, bien plus blanc & bien meilleur que le pain de Gonesse.

David Hume, qui a fait une dissertation très savante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

---

(1) Inventeur du jeu d'échecs, contemporain & ami intime de Charlemagne. Aaron Raschild étoit un prince fort dévot, très-friand & peu galant. Ce fut en vain que l'impératrice Irene, la plus jolie femme de son siecle, lui demanda des secours d'hommes & d'argent. L'insensible Aaron n'accorda rien, & la belle Irene fut forcée de mettre en gage sa couronne & ses bijoux.

Je ſuis ſurpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choſes ſi utiles, n'aient point encore ſongé à propoſer un prix pour le mémoire qui indiqueroit 1°. quelle eſt la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine faut il choiſir pour envoyer dans les colonies; 3°. de quel bois doivent être les futailles où on la met.

Les François ont trouvé par expérience que la farine de la Normandie & de la Guienne ſoutient mieux le tranſport ſur mer; ils en tirent un avantage conſidérable pour la tranſporter dans leurs colonies.

D'après ce que m'ont dit quelques gens inſtruits j'ai cru entrevoir que c'eſt la farine de Valence qui ſoutient le mieux les avaries du tranſport.



CHARTREUSE PRÈS DE MADRID.

LE couvent eſt au milieu d'une plaine, la maiſon eſt ſeule, toute neuve, bâtie en briques, ſolidement conſtrui-

te, & entourée d'un mur & de fycomores (1).

La vie de ces moines eft très-auftere : jamais ils ne font gras, jamais ils ne boivent de vin ; ils fe fouettent fouvent, & le jour & la nuit ils prient, contemplent ou travaillent.

Lorfqu'un étranger vient au couvent, on lui montre l'églife, les cellules, les cloches & les tombes. Ces chartreux, leurs voix lentes & fépulcrales, leur pâleur, leur maigreur, tout fait penfer dans ce couvent à Dieu, à l'éternité, à l'enfer, à la mort. Cette nuit je n'ai vu que la mort, la mort feule ; cette nuit, mes parens, mes amis, mes camarades, que j'ai vu mourir, ou que je fais morts, rempliffoient ma chambre : ma mere étoit affife fur mon lit, elle me parloit, je lui parlois, je me rappellois, je me rappelle le jour, l'inftant qu'elle mourut. Quatre heures fonnoient : c'étoit au mois de novembre, le tems étoit couvert, il faifoit froid, je jouois avec

(1) Arbre toujours verd, toujours trifte ; les yeux s'empliffent d'eau & l'on s'endort en le regardant.

ma sœur, c'étoit un dimanche, tout le monde pleuroit, ma mere étoit morte, je l'embrassois, je l'appellois, je croyois qu'elle dormoit.

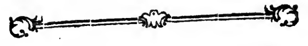


Billets de Confession.

Les laquais, les catins & les servantes font provision de ces billets; les uns les cedent à leurs maîtres, les autres à leurs amans.

Pendant la semaine de Pâques, les curés vont chez leurs paroissiens pour chercher *le billet de confession.* Cet usage, qui peut paroître bizarre, ne cause jamais à Madrid ces scenes scandaleuses dont Paris & toute la France ont eu à rougir.

Quoi qu'en assurent Colmenar, Silhouette, le Pere Lucas & autres bavards, ici se confesse, communie qui veut, & je connois vingt personnes qui sont restées à Madrid des années entieres sans savoir si leur curé étoit grand ou petit, noir ou blond, s'il avoit ses cheveux, ou s'il portoit perruque.



MÉNAGERIE ET FAISANDERIE.

JE ſuis allé ce matin à la ménagerie, où j'ai vu deux lions, un tigre, un éléphant, deux chameaux, un élan, un taurec & pluſieurs ſinges.

La collection d'oiſeaux eſt plus complette encore; on trouve à la faiſanderie, des oiſeaux-mouches, des colibris, des tourterelles charmantes, des moineaux, des merles blancs (1) & les plus jolies perruches du monde.

Les deux lions ſont freres & ne ſe reſſemblent point, l'un eſt gras, l'autre eſt maigre; le premier, gai, folâ-

(1) Cet oiſeau, que le peuple promet comme une récompenſe dans les défis d'une exécution impraticable, n'eſt point un oiſeau imaginaire: il eſt rare à la vérité; mais, outre que j'en ai vu en Eſpagne, on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam: on en voit auſſi en Areadie, dans la contrée de Sylcne, même en Savoye & en Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres eſpeces de merles: la grandeur, la groſſeur, le bec, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de conſtruire le nid, de faire l'amour, d'élever les petits, tout eſt égal. *Voyez* BOMARE.

tre, badine avec sa queue, joue avec son maître & paroît aimer la société: l'autre, au contraire, triste, rêveur, toujours couché sans dormir, sans être malade, se bat les flancs, montre les dents & rugit quand on le regarde.

L'élan regrette son pays, ses bois, ses montagnes, le froid sur-tout, qu'il aime beaucoup; il s'ennuie en Espagne, où le chaud & le beau tems lui font mal.

Le taurec ressemble un peu au hérisson, il dort la moitié de sa vie: pendant qu'il dort, son poil tombe, & repousse à son réveil.

La ménagerie est au milieu d'un bois fort négligé; ce ne sont que des arbres sans feuilles, sans branches, sans écorce, courbés, rompus, tombans, tombés, & qui pourrissent sur des monceaux d'arbres déjà pourris.



BIBLIOTHEQUES PARTICULIERES.

IL y a quelque tems qu'on imprima à Berlin, en un volume *in-12.* des con-

ſeils utiles pour former une bibliothe-que peu nombreuſe, mais choiſie. Les Eſpagnols, amateurs de livres, devroient acheter cet ouvrage ; ils y verroient les livres qu'ils doivent acheter.

J'ai parcouru la bibliotheque de quelques particuliers : j'ai vu un très-grand nombre de livres parfaitement reliés, j'ai vu plus de cent mille volumes que je n'acheterois pas au poids.

Seulement chez Don Franciſco Henriquez P * * * j'ai trouvé quelques ouvrages eſtimables : Paſcal, Monteſquieu, Corneille, la Bruyere, Cartaud, J. J. Rouſſeau, Voltaire, Boulanger.

Ce n'eſt pas aſſurément que je ſois le champion de Monteſquieu, de Paſcal de Voltaire, &c. à Dieu ne plaiſe!

Monteſquieu n'a pas oſé dire ce qu'il ſavoit; Monteſquieu eſt un écrivain puſillanime, un enfant qui ſait ſa leçon, mais la dit mal, la bégaie, en paſſe la moitié, parce que ſon régent lui en impoſe.

Corneille, j'ai le malheur de ne pas l'entendre, & chaque fois qu'on me dit, *le grand Corneille*, *le divin Corneille*, je crois ou qu'on le miſtifie, ou qu'on veut me miſtifier.

Pascal étoit un fou, un maniaque amoureux de Dieu, a qui sa passion avoit tourné la tête. La seule chose sensée & parfaitement sentie qu'ait jamais dite Pascal, c'est que le souvenir d'une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore & qui ne nous aime plus, tournoit le sang, suffoquoit, comprimoit la poitrine, & faisoit mal partout (1).

Jamais Voltaire n'écrivit ce qu'il sentit, jamais son cœur ne fit une phrase, jamais la postérité ne lira les livres de Voltaire. Une chose bien étonnante, c'est que Voltaire croyoit tout ce qu'il nioit, craignoit Dieu comme le feu, mourroit de peur d'être damné, & qu'il faisoient l'athée exprès.

On convient que la Bruyere est le premier écrivain de son siecle; & cet écrivain néanmoins est serré, froid & sec; on parieroit, on pourroit perdre, mais on perdroit avec beau jeu que la Bruyere n'aima jamais ni les

---

(1) Pline a dit: *Trois maladies donnent le droit de se tuer : la goutte, la pierre & les maux de dents.* Pline n'a pas dit, le mal d'aimer qui ne nous aime plus. Pline devoit le dire.

femmes, ni la musique, ni les oiseaux, ni les enfans, ni l'odeur du foin coupé, ni a entendre pendant la nuit le son de la vielle.

Après Job, Moyse, Lucrece, Klopstock & Richardson, Cartaud que personne ne cite, que personne ne connoît & dont on ne parle point, Cartaud, oui, Cartaud est le premier écrivain qui ait existé.

Il y a cinquante ans à peu près que Cartaud écrivoit ses *Réflexions sur le goût.* Déjà Cartaud avoit deviné les graudes masses du style; déjà Cartaud, en écrivant, peignoit, faisoit de la musique, traçoit ses mots avec du feu: c'est comme Cartaud qu'il faut écrire.

Boulanger fut le premier qui osa porter le scalpel sur les membres du grand animal. Boulanger osa le premier ouvrir la terre, la sonder & arracher à la nature des secrets qu'elle avoit juré, pour ainsi dire, de ne révéler à personne.

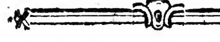
J. J. Rousseau fut un homme étonnant, qui vécut dans un siecle indigne de lui.

Rousseau, mon cher Rousseau! si je n'avois plus d'argent pour vivre ou

pour donner, je vendrois tout mes livres, excepté tes ouvrages.

Don Pedro D * * *. avoit une bibliotheque nombreuſe qu'il vendit ces jours derniers. Il ne veut plus lire, dit-il; il fera bien. Heureux qui n'a jamais lu ! La lecture eſt un poiſon lent qui tue le génie, monte à la tête, & laiſſe dans le cerveau une eſpece de ſédiment qui empêche de ſentir & de penſer.

FIN de la premiere Partie.



TABLE

De la I. Part.

ENTRÉE en Espagne par Salientes. page 1
Saragosse. 2
Route de Saragosse à Madrid. 6
Environs. Entrée de Madrid. 12
Le Buen-Retiro. Ibid.
La Grange. 14
Aranjuez. 15
La Sarsuela. 16
Le Palais neuf, la Floride, la Guadarama. 17
Le Pardo. 18
L'Escurial. 19
La Casa de Campo. 23
Climat de Madrid. 24
Combats de Taureaux. 26
Mon Oiseau. 28
Justice criminelle. 29
Hermites. 37

Caffé. 38
Spectacles. Ibid.
Mon Voyage à la Taveyra de la Reine. 42
La Douane, l'Hôtel des Postes, le Couvent de l'Escalessas. 43
Des vivres. 44
Auto-da-fé. 45
Legende. 46
Maison des Orphelins. 50
Carosses. 52
Rendez-vous. 53
Chiens. 54
El Pensador, Le Penseur. 55
Le Roi. 56
Prédicateurs de Place, semaine sainte. ibid.
Habit du Bourreau. 60
Ce Soir. ibid.
Population. 61
Legs Pieux. ibid.
Dettes. 64
Bibliotheques de Madrid. 65
Le Comte d'Aranda & quelques au-

tres habitans de Madrid ou Ministres ou Généraux. ibid.
Filles publiques. 67
Chanoines. Langelus. 68
Cimetieres. 69
Hôpital des fous. 70
Hôtels. 72
Pauvres honteux. 73
Le Fandango. 74
Savans. 75
Garnison de Madrid. Troupes Espagnoles 76
Barbiers. 83
Dévots. 84
Perroquet. 85
Nourrices. 87
Des Rues. 88
Lin Pace. 89
Des impots. 90
Tabac d'Espagne. 91
Laines. 92
De la Vierge. 94
Langue Espagnole. 95
Fautes personnelles. 97

Monoies. 100
Tête parlante. 101
Pain. 102
Chartreuse près de Madrid. 104
Billets de Confession. 106
Ménagerie & faisanderie. 107
Bibliothéques particulieres. 108

FIN de la Table de la Ire. Part.